

L'ARCHE *Editeur*

**Peter WEISS**

L'Assurance

Traduit par  
Pierre SUFFYS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

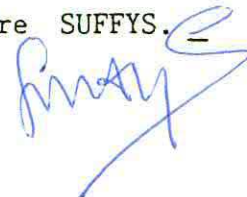
Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

PETER WEISS

L ' A S S U R A N C E .

(Pièce écrite en 1952.)

— Traduction: Pierre SUFFYS.



ALPHONSE, le Préfet de Police.  
ERNA, sa femme.  
Leurs trois ENFANTS.  
pluto, le chien (joué par un comédien).  
Madame BURIAN.  
Le Docteur KÜBEL.  
HULDA.  
Le DIRECTEUR d'ASSURANCE N°1.  
Le DIRECTEUR d'ASSURANCE N°2.  
De nombreux INVITES.  
3 infirmiers.  
3 CHEVRES (jouées par des comédiens).  
LEO.  
JOSEPHINE.  
UN HOMME.  
UNE FEMME.  
GRUDEK.  
DEUX WATTMANS.  
LE VIEUX.  
LE BOSSU.  
LE SERVITEUR.  
LE COIFFEUR.  
DEUX POLICIERS.  
LE COMMISSAIRE DE POLICE.  
LA FILLE.  
COUTURIERES.  
PASSANTS.



(De nombreux invités en tenue de soirée. Habits excentriques et maquillages outrés cependant. Une dame peut avoir les joues rouge vif ou une bouche en forme de coeur, une perruque verte ou violette, une robe ornée d'un noeud gigantesque ou porter une parure démesurée. Les messieurs en habit peuvent avoir la redingote trop courte ou trop longue, des pantalons qui tirebouchonnent, un mouchoir à pois peut retomber d'une poche, les cols ou les rosettes peuvent déborder, on peut même trouver une perruque rousse embroussaillée.

Au mur, la projection agrandie d'une photo couleur dans un cadre doré. Elle représente Alphonse, le préfet de police, qui rit. Dans les coins, des pieds de tables et de chaises, des dessus de chaises et les deux moitiés coulissantes d'une table.

Une large porte médiane, ouverte. Sur le sol, Pluto, le chien. Alphonse est debout, au milieu de la scène, devant la porte ouverte. Il tortille sa petite moustache noire. Ses cheveux sont noirs et pomadés. Il porte l'habit et une décoration. Derrière lui, à droite et à gauche, deux immenses policiers montent la garde. Devant, à droite, Erna est occupée à ordonner sa coiffure. Hulda, vêtue d'une courte robe de soubrette, l'assiste, lui tend pinces et épingles à cheveux qu'Erna enfonce dans ses cheveux ou se met dans la bouche.

Les invités entrent par la gauche, l'un après l'autre; ils s'inclinent devant Alphonse. Le salut se déroule cérémonieusement, sur des modes différents. Parfois, Alphonse n'adresse à l'arrivant qu'un salut bienveillant de la tête, parfois il l'honore d'une phrase à la manière de : "Cher Monsieur le Directeur de la Compagnie d'Assurance".

Une fois accueillis, les invités miment, dispersés, une conversation animée.

Apparaît le Docteur Kübel, accompagné de Grudek, son assistant, en habit de chauffeur. Grudek débarrasse son maître de sa cape et de son haut-de-forme et les emporte.

ERNA (esquisse un pas de danse et fredonne toute seule. Les pinces et épingles à cheveux qu'elle a dans la bouche l'empêchent de parler. Elle se gratte le cuir chevelu avec une épingle à cheveux.)

: Frisottis de poux, gigue de punaises, ça démange, ça démange, je gratte, je gratte. Qu'avez-vous à bailler aux corneilles. Faites quelque chose, mais faites quelque chose. Vous ne croyez tout de même pas que la table et les chaises vont se déplacer toutes seules. Là, contre le mur. Tessus de dable, tieds de pable, chessus de daïses, chiez de païses. Mais vous êtes aveugles, là, contre le mur, enrapez vous en, repiéciez les dés, déplatez le poseau. Ça démange, ça démange.

(Elle danse, virevolte, se balance, emportée par le poids de son corps, arrange le haut édifice de sa coiffure. L'un des messieurs a saisi deux pieds de chaise qu'il frappe l'un contre l'autre, derrière elle, pour rythmer sa danse.)

Frisottis où les poux grouillent, dans leurs murs les poux murmurent, cimaises où gignent les punaises, les rats rongent en tapinois, hou, hou, ça démange, ça démange, je gratte.

(Les invités courent dans tous les sens avec les pieds de table, de chaises, les dessus de chaises, le plateau de la table. Ils enfoncent des pieds de chaise dans les dessus, redressent des chaises, les disposent en cercle, les essaient, tombent à la renverse avec leur chaise, se retrouvent gigotants, affalés sur le sol, visent

les pieds de table au plateau, des pieds épais, ouvragés, en spirale, auxquels ils s'épuisent, sous lesquels ils s'effondrent. Gisent, pêle-mêle, sous le plateau de la table qu'ils tiennent à bout de bras, poussent et visent les pieds.

Quand Erna a apporté la dernière touche à sa coiffure, Hulda sort par la porte.

Alphonse, planté au milieu de la scène, tortillant sa moustache noire. Il regarde, silencieux, autour de lui.)

Madame Burian, gisant sous deux messieurs qui transpirent et visent, emmêlés l'un à l'autre, assure entre ses genoux l'un des pieds de la table, souffle dans le décolleté de sa robe, saisit son sac à main posé sur le sol, sort son poudrier, son flacon de parfum, se repoudre le front et le nez, se tamponne les oreilles et le cou.

Hulda apparaît dans l'encadrement de la porte avec un grand plat d'argent où trône une oie rôtie.

ERNA (fixe les dernières épingles dans ses cheveux. Esquisse un pas de danse.)

: Beaucoup trop tôt, Hulda. Ne vous ai-je pas dit de ne pas venir avant que je vous appelle. Et voilà, l'oie s'ra froide.

• Son batteur aux pieds de chaises répète à plusieurs reprises:

L'oie s'ra froide, l'oie s'ra froide.

en rythmant ses paroles.

Hulda, furieuse, pose le plat par terre. Se retourne brusquement et sort.

ERNA: Quelle engeance. Ca n'est jamais à l'heure. Crapule.

(tout en dansant, elle repousse du pied Pluto qui, ayant flairé l'oie, tourne autour du plat. Chaque fois, il se rapproche: elle pose sa chaussure sur son museau et l'écarte.

Les invités ont disposé les chaises en rond, ils sont allongés au centre, pêle-mêle, formant un tas grouillant, sous le plateau de la table; ils fixent les pieds et les traverses. Des bras nus émergent, ornés de parures. Madame Burian pousse un cri: quelqu'un lui a marché sur le ventre. Les deux directeurs de la Compagnie d'Assurance sortent en rampant, se penchent sur elle, lui demandent cérémonieusement pardon, tendent les mains vers le bas, s'attrapent mutuellement, repartent à la recherche de la main de madame Burian, tombent sur d'autres mains.

Alphonse contemple ce manège avec un sourire en coin, tortillant sa moustache.

ERNA: Suffit, c'est assez, elle tient, elle tient.

Les dames et messieurs sortent en rampant. Les pieds de la table sont de guingois, les traverses dissymétriques. Quelques dames sont restées coincées, on les sort de là, avec force gémissements et petits cris. On rajuste ses habits, on remet de l'ordre dans les cheveux ébouriffés.

ALPHONSE (Va vers la table, la secoue, frappe sur le plateau)

:Ca ira, elle tient bien. Et bien donc, chers amis, asseyons-nous.

(Tous tendent une jambe derrière eux, rapprochent une chaise et, s'ils n'en trouvent pas, courent en chercher une, certains se saisissent d'une chaise dont un autre s'est déjà emparé, tirent sur la chaise en vociférant, se chamaillent, se battent, s'arrachent la chaise et celui qui ne reste pas vissé à sa chaise doit en chercher une autre, on peut même la lui retirer sous les fesses.

Erna ramasse le plat d'argent avec l'oie, le pose sur la table. Pluto la suit, se fraie un passage entre ceux qui sont assis, pose ses pattes sur la table.

Par la porte entrent trois enfants, le premier en vélo, les deux autres en trottinette. Ils sont en chemise de nuit. Ils courent autour de la table en poussant des cris,

imitant le klaxon d'une voiture ou la sirène d'une ambulance.

ERNA : Dehors. Filez au lit.

(Les enfants n'en ont cure.)

Mme BURIAN : Ils font seulement semblant de ne pas entendre.

(Pluto, assis auprès d'elle sur le coin de sa chaise. Langue pendante. Elle pose son bras à son cou, blottit son visage contre sa truffe.

Les enfants continuent leur course en braillant, donnant de grands coups de sonnette.

ERNA : Vous allez filer, et tout de suite. Sinon, je vous étripe.

QUELQUES INVITES : Dieu, comme ils sont mignons dans leurs petites chemises.

Les rubans roses leur vont à ravir.

Mais comme ils ont grandi, depuis la dernière fois.

Ces petits bras, ces petits pieds, une splendeur.

Ils respirent la santé.

ERNA : Ils viennent d'avoir la scarlatine et la variole et les oreillons et des rayons et la courante et le foutu et le phénol et des furoncles, le plus petit bouillait à gros bouillons, tant il avait de température, et ils ont eu le nez pourri et les oreilles pourries et puis la fièvre aphteuse.

DOCTEUR KÜBEL : Puisque justement on parle maladies, vous pourrez tous ensuite passer à la clinique, je vais vous ausculter.

ALPHONSE (frappe sur la table, se lève) : Mes chers amis, si je vous ai conviés ici, aujourd'hui, c'est rapport à l'assurance.

DIRECTEUR de la COMPAGNIE D'ASSURANCE N°1 (un homme grand et maigre, au visage tanné) : Bravo.

ALPHONSE : Comme vous le savez tous, je veux contracter assurance. Eu égard à cet égard, j'ai prié les deux directeurs de la Cie d'assurance de se rendre ici-même. (Présente les messieurs qu'ils vient de nommer. Ils se lèvent et s'inclinent.) Dans ce climat d'insécurité toujours croissante et qui s'amplifie alentour à

chacun de nos pas, je ne puis tergiverser plus longtemps.

DIRECTEUR DE LA Cie D'ASSURANCE N° 2 (petit et rondouillard, avec une barbe et de grandes lunettes à monture de corne.) : Bravo.

ALPHONSE : Depuis longtemps, je nourris ce projet et à présent, à une époque où nous ne savons pas, le matin, ce que nous réserve le soir et où le lendemain est aureolé des voiles sous lesquels se dissimulent catastrophes et révolutions, je veux mettre ce projet à exécution, conscient que je suis de mes responsabilités de père, d'époux, de propriétaire immobilier et de citoyen, et je veux couronner le projet par la résolution -

QUELQUES INVITES (murmures approbateurs) : Tout à fait pertinent. Admirable. Preuve d'un discernement extraordinaire. On ne sait jamais.

DIRECTEUR DE LA Cie D'ASSURANCE N°1 (se lève) : C'est pour nous une joie tout à fait particulière de pouvoir servir Monsieur le Préfet de Police. Un homme aussi exposé, de par sa position, que l'est Monsieur le Préfet de Police est, tout particulièrement, -  
DIRECTEUR D'ASSURANCE N°2 (l'interrompt, le rassied et se lève à son tour) : C'est assurément pour nous un honneur très particulier de pouvoir vous assurer qu'avec nos assurances nous assurerons la sécurité de Mr le Préfet de Police. Je suis sûr que les assurances contribueront à alléger sensiblement la vie assurément encore longue de Mr le Préfet de Police.

(Les invités applaudissent. Le directeur barbu se rassied, se caresse la barbe, rajuste ses lunettes et se penche au-dessus de l'oise pour la renifler. D'autres invités l'imitent. Dehors, derrière la porte ouverte, on voit les enfants passer en trombe, en vélo et en trottinette.)

Alphonse sort de sa poche un grand canif qu'il ouvre d'un bruit sec au milieu des visages des invités qui ont un recul d'effroi. Avec des gestes rapides et précis, il découpe la volaille.

ALPHONSE: Allons, servez-vous, chers amis et régalez-vous.

(Mimant des mouvements qui s'empêchent les bras des invités s'avancent, des mains plongent au milieu des morceaux de viande, se lèvent, se retirent, mains baguées, articulaires repliés avec distinction, poignets ornés de bracelets d'or et de chaînes cliquetantes; parfois, deux mains saisissent le même morceau de viande, le tirent, le lâchent, s'accordent, prodigant des assauts de politesse, jusqu'à ce que tous aient obtenu un morceau de viande qu'ils sucent et rongent. Pluto, lui aussi, reçoit sa part des mains de Mme Burian. Le chien, affalé sur la table, son morceau de viande entre les pattes, dévore bruyamment, les yeux clos de volupté, broyant l'os de ses dents.)

A nouveau, les enfants entrent en trombe, décrivent, au milieu de cris et claquements, un arc de cercle autour de la table, se penchant dans les virages. Arrivé à la porte, le cycliste tombe, les trottinettes le percutent, tous gisent, pêle-mêle, formant un tas grouillant.

ERNA (bondit) : Je le savais bien. Ça finit toujours comme cela. Tas de pouilleux, tas de rats.

(Tous ont bondi. Seuls Mme Burian, Pluto et Alphonse restent à leur place. Tout en rongant leur morceau, les invités attrapent les enfants et les relèvent. Quelques uns en profitent pour s'essuyer les mains aux chemises de nuit. Les enfants restent assis, somnolents, baillant. On les prend dans les bras et on les emporte. Erna et les invités disparaissent avec les enfants derrière la porte où on les entend folâtrer.)

QUELQUES INVITES : Ah, les petits chéris.

Vous l'avez belle ici.

Tu veux encore aller su'l'pot.

Mais à présent, vite au dodo.

(Alphonse sort des papiers de sa poche intérieure, les étale devant lui, prend quelques notes, pose une main devant ses yeux et se met à sangloter par à-coups.)

Mme BURIAN (à Pluto) : Viens cueillir de petits bécots.

(Elle prend dans sa bouche un morceau de viande et le tend à Pluto. Ils y rongent, s'avançant l'un vers l'autre, jusqu'à ce que Pluto morde à la bouche Mme Burian. Elle se tient le cou en râlant et tombe de sa chaise, donnant des signes d'étouffement. Elle se tord sous la table. Pluto grimpe sur la table et dévore les reliefs du repas.)

(Alphonse, assis, sanglote au-dessus de ses papiers. Il enfouit son visage dans ses mains. Ses épaules tremblent.)

(Dehors, derrière la porte, on batifole de plus belle.)

QUELQUES INVITES : Dieu, comme ils sont mignons, dans leurs petits lits.

Les chéris.

A présent, dites bien votre prière.

Joignez vos petites menotes.

(Les invités reprennent en chœur la prière que scandé Erna.)

ERNA - et QUELQUES INVITES : Brave petit - brave petit - seul dans mon lit - seul dans mon lit - bien chastement - bien chastement - ô toi seul'ment - ô toi seul'ment - dans mes yeux - dans mes yeux - bienheureux - bienheureux - me laisse aller - me laisse aller - dans ta paix - dans ta paix - sans remuer - sans remuer - Amen - Amen.

(Pendant la prière, la main de Mme Burian saisit la jambe d'Alphonse pour chercher secours. Alphonse redresse la tête, sanglote, s'essuie les yeux. De son pied, il repousse la main de Mme Burian. La main insiste. D'un coup de pied, il l'enfoncé, piétine cette main, l'écrase.)

ALPHONSE : Encore un de ces foutus rats. Jamais on n'arrivera à poser assez de tapettes.

Mme BURIAN gémit, étouffant à demi, se tient la main ensanglantée.)

ALPHONSE : Je lui ai réglé son compte.

(Erna et les invités reviennent. Ils contemplent Mme Burian qui gît aux pieds d'Alphonse et râle, agitée de spasmes. Pluto dort sur la table, ayant tout dévoré et ronfle, la truffe dans le plat d'argent.)

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°2 : Voilà la juste punition d'un délit, je présume.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1 : Il avait assurément toutes les raisons de lui administrer cette punition.

(Les invités saisissent Mme Burian, la retournent, la palpent.)

ERNA : Elle s'est encore montrée importune.

ALPHONSE : Qui.

ERNA : Elle, la Burian.

ALPHONSE (cherche autour de lui) La Burian. Où est donc la Burian.

ERNA : Mais voyons, elle est là.

ALPHONSE (se penche) : Mais qu'est-ce qui lui arrive. Relevez-la, voyons.

(On relève Mme Burian et on la dépose sur la table. Sa main est crispée à son cou. L'autre main pend, ensanglantée, le long de la table.)

Le Docteur Kübel éloigne de force la main de son cou. Mme Burian se cambre. Il lui ouvre la bouche et regarde à l'intérieur. Il secoue la tête, sort de sa poche une loupe, rampe sur la table, l'ausculte, agenouillé au-dessus d'elle.

DOCTEUR KÜBEL : Elle a un os dans la gorge. Il nous faut la transporter à la clinique. Vous pourrez tous y aller, par la même occasion.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1 : Et l'assurance.

ALPHONSE : On pourra tout aussi bien la conclure là-bas. Allons-y.

(Le docteur Kübel descend de la table. Les invités soulèvent Mme Burian et la transportent à bout de bras. Ils quittent la pièce en silence, formant une procession solennelle, sous la conduite du docteur Kübel. Alphonse ferme la marche, tête basse, mains dans les poches.)

Seule Erna reste là. Tandis qu'au-dehors les pas s'éloignent à un rythme lent et traînant, elle se remet à danser. Elle envoie voler ses souliers, retrousse sa longue robe du soir bien au-dessus de ses genoux et se balance en fredonnant, au rythme des pas qui s'éloignent, autour des chaises et de la table où Pluto, toujours affalé, ronfle, la truffe dans le plat. Un sourire illumine son visage. Elle a les yeux mi-clos. Sa danse est pesante et recueillie comme celle d'un éléphant de cirque. Une porte latérale s'ouvre à grand bruit et Léo, un jeune homme, passe un oeil. Erna fixe l'étranger. Elle s'arrête au beau milieu d'un pas de danse, une jambe en suspens, l'autre posée sur la pointe des pieds. L'étranger met un doigt devant sa bouche et s'approche d'elle. Ses habits sont râpés et crasseux. Il a les cheveux roux, hérissés. Il marche en chaussettes



vertes trouées. Il s'arrête devant Erna, le doigt devant la bouche, brandissant l'index de l'autre main en un geste de menace. Erna se retourne vers Pluto, mais il dort toujours, ses pattes postérieures tressaillent dans son rêve. Pendant un instant, ils se font face, immobiles, jusqu'à ce qu'Erna se lasse de sa pose et se laisse redescendre sur les talons. Mais elle tient toujours sa robe retroussée, Léo contemple ses jambes nues, blanches. Lentement, Erna remonte sa robe plus haut encore, au-dessus de ses dessous garnis de dentelle. Elle se soulève à nouveau sur la pointe des pieds. Léo recule lentement vers la porte. Erna, sur la pointe des pieds, se tourne vers lui. Quand il a disparu, elle sort, elle aussi, dansant sur la pointe des pieds. Pluto bondit de la table et la suit.

## II

(La projection murale s'éteint. Nouvelle projection avec le texte: " Clinique privée du Docteur Kübel, guérisons en tous genres". Par une trappe jaillissent des infirmiers vêtus de blanc. Le premier passe en trombe devant la table et rafle le plat, le lance à l'autre infirmier qui jongle avec lui et le passe à un troisième infirmier qui le rattrape dans l'encadrement de la porte. En un éclair, l'infirmier N°1 a jeté sur la table une nappe blanche, il claque dans ses doigts et un grand scialytique vient descendre au-dessus de la table; il claque à nouveau et une lumière aveuglante se fait; les infirmiers N° 2 et N°3 alignent à toute vitesse les chaises, à droite et à gauche. Puis ils disparaissent aussitôt par la trappe.

Entrent les invités, marchant du même pas traînant, portant Mme Burian à bout de bras. Le docteur Kübel mène la procession. Alphonse ferme la marche, effondré, mains dans les poches. Le docteur Kübel indique la table. On y dépose Mme Burian.

Dr KÜBEL (frappe dans ses mains.) : Assistants. Opération.

(Hulda entre, vêtue d'un tablier blanc, avec sous le bras une blouse blanche de chirurgien. Elle aide Kübel à passer la blouse.

Tandis qu'entraît Hulda, les deux infirmiers ont ressurgi de la trappe.)

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1 : Une organisation extraordinaire.

Dr KÜBEL (tandis qu'il se penche sur la patiente, tout en mimant avec ses assistants le sanglage, l'injection de narcose et l'intervention chirurgicale) :

Chers amis, ôtez donc, pendant ce temps, vos habits et accrochez-les là, sur les dossiers de chaises. Ensuite, je vous examinerai à tour de rôle. Vous en avez bien besoin, je puis vous le dire. Je l'ai vu pendant le repas, chers amis. J'ai découvert des symptômes alarmants: obésité et sclérose, maladies vésicatoires et affections biliaires, prostate et hémorroïdes; arythmie, urticaire et impétigo, ventres gonflés, pieds plats, dos voûtés, insuffisance respiratoire, dents pourries, haleine fétide. Vous ne vous entretenez pas. Il vous faudrait vous relaxer une bonne fois. Prendre un peu de vacances ici, chez moi. J'ai vu vos pupilles troubles, vos mains tremblantes. Je vais, de ce pas, m'occuper de vous tous, en toute amitié. J'en ai terminé. Un jeu d'enfants, vu mon expérience.

(Pendant ce temps, les invités ôtent leurs habits et leurs chaussures. Confuses et guindées, les dames se retrouvent en corset, en sous-vêtements roses, violets et noirs. Les hommes, en caleçons, essaient de paraître à leur avantage, ils gonflent la poitrine, font saillir leurs biceps, s'élargissent, s'étirent, quelques uns exécutent des genuflexions. Seul Alphonse reste en habit; immobile, il tortille sa moustache. Tandis que Kübel et ses

assistants poursuivent leurs manipulations, peu à peu, les invités se complaisent dans leur état de semi-nudité, les dames minaudent, les hommes font les coqs. Quelques dames dénouent leur chevelure, d'autres se poudrent et se fardent, l'une se met du vernis sur les ongles des orteils, une autre presse ses boutons noirs, un monsieur se coupe et se lime les ongles, d'autres mimant une partie de boxe, un audacieux saisit une dame par la taille et l'invite à faire des exercices gymniques.

Le Dr Kübel s'empare des instruments invisibles que lui tend Hulda.)

Dr KÜBEL: Scalpel. Il nous faut charcuter. L'os est trop enfoncé. A présent, j'lui ouvre la gorge. Voilà. Nous le tenons. Quel morceau. (il brandit l'os.) Et maintenant (geste ample) - recou- dre le tout - voilà - et autour, un joli pansement. Voilà - Passons à la menote - On va la rafistoler, cette menote écrabouillée. Bien la plâtrer - Mes enfants, si vous ne m'aviez pas, où irions-nous.

ALPHONSE : Messieurs les directeurs de la Compagnie d'Assu- rance, passons à notre requête. (machinalement, les deux directeurs met- tent la main à leur poitrine pour y chercher papiers et stylos, mais n'y trouvent que leurs sous-vêtements. Ils courent aux habits accrochés, reviennent avec des papiers, re- partent en courant pour récupérer les stylos qu'ils ont oubliés.)

ALPHONSE: Au fait, messieurs, au fait. Hâtez vous, je vous prie, messieurs, mon temps est précieux.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1: Voilà, Monsieur le Préfet de Police, je suis à vous.

ALPHONSE: Commençons par l'assurance accidents. Les dangers me cernent à chacun de mes pas. La nuit dernière, une explosion a défoncé le mur de ma chambre.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1: (lit nerveusement un document) Cette assurance, Monsieur le Préfet de Police, vous assure contre tous les dommages qui vous seraient occasionnés par le fait d'une vio- lence extérieure: elle assure contre les attentats perpétrés avec des matières détonantes, telles les charges explosives, les machines infernales, grenades à main, mines, pois fulmi- nants, tout comme contre les attentats par projectiles: bal- les de fusil, de pistolet, de mitrailleuse, flèches, lances, pierres, morceaux de bois et autres objets contondants. Elle inclue les attentats par fosses préalablement creusées, chu- te d'objets, poisons, couteaux, coups de poing américains, massues, tesson, cordes, fils de fer, uppercuts, contusion- nement, écrabouillement, de même que les tentatives d'assas- sinat par le feu, le courant électrique et la noyade. Même les agressions de nature psychiques sont prises en compte, pouvant résulter, par exemple, d'une séance de torture ou d'une incarcération..

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°2 (a accompagné, en le mimant, le discours de son colla- borateur, jouant les différentes formes d'attentats évoqués.)

ALPHONSE: Très bien, très bien (il signe le papier.)  
directeur de Cie D'ASSURANCE N°2 (assisté par le Directeur N°1 qui le mime.)

: Et voici l'assurance immobilière con- tre les dommages causés par le feu et par l'eau. Tout part en fumée: l'assurance vous le remplace. Votre circuit élec- trique est défectueux, vous oubliez le fer à repasser, le toaster, et voilà votre table toute cramée, de la braise tombe sur le sol: les rideaux prennent feu, psscht, tout s'nflamme, le plafond s'écroule, la toiture s'effondre, les pompiers arrivent, inondant tout de leur eau, tout est fou-

tu, mais vous êtes assuré, vous retrouvez tout, à l'état neuf.

ALPHONSE (impatient, saisit le papier et le signe.): La suite, messieurs, la suite, la suite.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1 (assisté par le N°2 qui le mime.): Tous les types d'ustensiles ménagers, plats, assiettes, verres, tasses, vases, sculptures de porcelaine, lampes, porte-parapluies, vous le savez bien, on a tât fait de les heurter, ça se renverse, on les fait tomber, ça se casse, ça se brise, ça part en morceaux, et recollés, ça n'est plus du neuf. Assurer, c'est valable, on peut les retrouver tout neufs, les recasser, les récupérer neufs, les tapis mordus par le chien, les habits déchirés par les enfants, les rideaux usés par le soleil, les tapisseries pleines de chiures de mouches -

ALPHONSE : Oui, oui, donnez-moi -

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1 (poursuit son speech, tandis qu'Alphonse signe.): Disparaissent les livres de bibliothèque, on oublie chapeaux, cannes, on perd sa culotte, sa jupe, on laisse son dentier au restaurant, l'alliance, la montre bracelet en or tombent dans les cabinets, les vitres se brisent, tout se dégingue, tout fout le camp, on perd la boule.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°2 (l'interrompt) : Et voici contre la vermine, les fléaux; on s'occupe de tout, tout est en bonnes mains, en bon ordre, le soleil brillera demain, pour vous aussi, pour vous aussi, l'assurance vous protège, elle veille sur vous, votre sauveur à l'heure du naufrage.

ALPHONSE (avance la main, signe le papier) : Oui, oui, oui, oui. (de nouveau secoué par un accès de sanglots) : Tout est réglé, à présent.

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°1 : Non, non, il y a plus encore, bien plus encore.

ALPHONSE (la voix étouffée par les larmes) : Ca me suffit pour aujourd'hui, messieurs, je vous remercie. (fort, d'une voix tonitruante) Je vous remercie, chers amis, de m'avoir fait la joie d'assister à ce moment solennel. (Cependant, les invités ne prêtent pas attention à lui, vu que Kübel, à la fin de l'opération, les a tous appelés à sa table, les palpe et les tapote.)

ALPHONSE : (s'éloigne en sanglots - bredouille.) Soyez remerciés, soyez remerciés, je ne l'oublierai pas. Je vous remercie, je vous remercie.

DIRECTEURS de Cie d'ASSURANCE N° 1 et 2 (essayant de le retenir) : Encore les accidents habituels, quotidiens. Dans la rue. Au travail. Lors des excursions en forêt. A la montagne. Sur le lac. Orage. Foudre. Inondation. Ouragan. Invasion. Tempête cosmique. Explosion spatiale.

(Pendant les dernières paroles des directeurs, on entend enfler le vacarme d'une tempête, les bruits se font de plus en plus violents.)

Alphonse passe par la trappe et disparaît. Dans le fracas de la tempête, l'obscurité complète se fait.

Rideau - assez reculé pour laisser de la place à la scène suivante.)

## III

(Une échelle éclairée d'où descend Alphonse. La scène dans l'ombre. Une formidable décharge de bruits traversée par les détonations de secousses électriques. Sifflements, hurlements, bourrasque. Alphonse descend. Il semble lutter contre une âpre résistance. Il pleure et tremble, ses dents s'entrechoquent, il progresse lentement, à grand peine, perd parfois son assise, reste accroché par les mains, rame avec ses jambes, finit par atteindre le sol au milieu des hurlements et des craquements. A nouveau, obscurité complète. L'ouragan faiblit, se transforme en un mugissement uniforme.)

## IV

(La lumière se fait, vive. Alphonse et l'échelle ont disparu. Kübel, Hulda et les infirmiers portent de grosses lunettes noires et des pantoufles blanches informes. Mme Burian n'est plus allongée sur la table. Les habits ne sont plus accrochés aux dossiers. Les invités sautent et bondissent, effrayés, comme s'ils recevaient du sol des chocs électriques. Certains se pressent l'un contre l'autre, d'autres grimpent sur les chaises en hurlant. Kübel et ses assistants glissent au milieu des invités avec des gestes de patineurs, lèvent ça et là un bras, assoient quelqu'un sur une chaise, lui ouvrent la bouche de force, posent leur oreille contre sa poitrine, son dos, le frappent au genou, le couchent sur le sol, lui soulèvent les jambes, le tiennent par les cheveux et le font tourner, le tout très vite, glissant de l'un à l'autre, au milieu des sifflements traversés par le claquement des secousses électriques.)

DR KÜBEL : Ne vous tenez pas comme cela. Ne gigotez pas ainsi. Ne tremblez pas ainsi. Ne braillez pas ainsi. Fermez vos gueules. Tout ça, c'est pour votre bien, l'électricité, ça vous décontracte, on va encore augmenter la puissance, fermez la, c'est la meilleure voie vers la guérison. Hulda, quelques degrés de plus.

(Hulda décrit un mouvement de levier contre le mur. Le bourdonnement s'amplifie, les décharges électriques se font plus fortes.)

QUELQUES INVITÉS (au milieu de cris et de bonds) : Nous voulons rentrer chez nous. Assez, assez. Nous voulons partir. Où sont nos habits. Où est passée ma redingote. Ca va trop loin. Je ne le tolérerai pas plus longtemps. A l'aide, à l'aide. Débranchez-moi ça.

DR KÜBEL (va et vient en glissant, les mains dans le dos. Prononçant ses paroles, souvent face au public.)

: Vous êtes dans un état tel que je ne puis vous laisser sortir. Je ne puis le prendre sur moi. Infirmes. Epaves. Ce dont vous avez besoin, c'est de soins, avant tout. De soins complets. D'abord, bien vous secouer, bien vous agiter. Tas de merdeux. Bande de fumiers. Mais quelle dégaine. Regardez-vous un peu. Etes-vous encore des hommes. Prenez garde que je ne vous confonde avec mes cobayes de vivisection. Hulda, amenez donc les bestiaux.

(Hulda appuie sur un bouton invisible placé dans le mur. La trappe s'ouvre et trois chèvres en jaillissent, bondissant au beau milieu des invités, les chargeant de leurs cornes. Une chèvre se faufile entre les jambes d'une femme et la prend à califour-

chon. Une autre lèche les pieds nus d'un homme qui s'est recroquevillé contre le dossier d'une chaise.)

L'HOMME ADOSSE : Du vent. Enlevez-moi ça. Qu'est-ce qui vous prend. Vous ne me connaissez pas. Je suis le directeur de la banque, de la maison de jeu, du casino. Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. (il part d'un fou-rire perçant) Arrêtez, arrêtez.

DR KÜBEL : Regardez-le. Il est foutu. Il n'y a plus rien à faire. Il est mûr pour la cage. Descendez-le.

(Les deux infirmiers le saisissent et le font disparaître par la trappe.)

DR KÜBEL : Y a-t-il encore des amateurs. Vous n'avez qu'à faire signe. Il y a à bouffer pour tout le monde.

QUELQUES INVITES (gémissant) : Je vous en prie, cher docteur, laissez-moi partir. Je dois rentrer m'occuper de mes enfants. Mon chat doit avoir son lait. Je dois arroser mes fleurs. Je dois laver ma voiture. J'ai un rendez-vous important. J'attends un coup de fil. Je veux m'en aller, m'en aller.

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°1 : Et nos documents, les documents signés par Monsieur le Préfet, où sont nos documents.

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°2 : Rendez-nous nos habits sur le champ.

DR KÜBEL : Sur quel ton le prenez-vous. Ici, c'est moi qui décide. Ma responsabilité de médecin. Vous avez besoin de repos, de soins.

(Cris de protestation.)

Vos gueules. Si vous ne vous calmez pas, je vous envoie quelques degrés de plus.

(cris de prière)

Vous passerez la nuit ici. Soeur Hulda et les infirmiers s'occuperont de vous. Les lits sont prêts. Mes enfants, soyez contents de pouvoir enfin vous relaxer. A présent, il me faut partir. On se reverra demain. Profitez du calme. Dormez bien. Vous ne pouvez l'avoir plus belle. Vous devriez m'en être reconnaissants. (glisse jusqu'à la trappe et disparaît.)

(Hulda exécute à nouveau un mouvement de levier contre le mur. Au milieu du vacarme et des craquements, les invités s'enfuient, pourchassés par Hulda et les chèvres. Les infirmiers, au nombre de trois, sortent très vite les chaises et la table, l'un d'eux claque dans ses doigts, la lampe s'éteint et remonte. La lumière devient violette et blafarde.)

V

(Dans la bourrasque, sous un faible éclairage violet, Kübel, à présent sans ses pantoufles et ses lunettes, traverse la scène vide. Lentement, courbé en avant, il se bat contre le vent.)

DR KÜBEL : (hurlant) Hou, hou - Qu'est-ce que c'est - que voulez-vous - qu'est-ce que ça veut dire - (par moments, il lance en avant un bras, une jambe, comme si on le tirait. Il bondit comme un pantin, forçant, penché de profil, la résistance du vent. Ses bras, ses jambes sont tirés en arrière, il rampe à quatre pattes, pleure bruyamment.)

Sois donc raisonnable - mais qu'est-ce qui se passe - mais ressaisis toi - (il se redresse, continue sa progression. L'obscurité totale se fait. Il crie au milieu des sifflements du vent.)

Mais qu'est-ce que c'est - mais qu'est-ce que c'est - c'est le chemin de la maison, tout de même - c'est pas possible - mais qu'est-ce que c'est - mais qu'est-ce que c'est

(Sa voix s'éteint. Le vent faiblit.)

## VI

(La scène s'éclaire à nouveau. Au centre, une cuisinière d'où sort de la fumée. A droite un lit plein de vaisselle. A gauche une baignoire. Une fenêtre ouverte. Joséphine à son fourneau. Entre Kübel, courbé en avant, gesticulant encore, par le côté de la scène.)

JOSEPHINE: Tu rentres bien tard.

DR KÜBEL: J'ai eu tellement de visites aujourd'hui.

JOSEPHINE: Je t'ai attendu si longtemps. Je t'ai gardé le repas au chaud.

DR KÜBEL: Je t'avais pourtant bien dit que je mangerais dehors aujourd'hui.

JOSEPHINE: Mais tu as toujours faim quand tu rentres à la maison.

DR KÜBEL: (renifle) Qu'est-ce que tu as fait cuire.

JOSEPHINE: Désolée, ça a dû attacher: tu rentres toujours en retard. Je n'y peux rien. Je voulais seulement te le tenir au chaud. Quand c'est froid, ce n'est pas bon. Ton plat préféré: du pudding chaud.

DR KÜBEL: Et bien, ça ne fait rien, peut-être qu'on pourra le manger, même s'il a un peu attaché.

JOSEPHINE (s'affaire à son fourneau): Je vais voir tout de suite. (Elle ouvre le four, un nuage de fumée s'en échappe.)

(Le Dr Kübel, avec des gestes où l'on perçoit encore les effets de sa lutte contre la bourrasque, ôte sa blouse blanche. Il saisit son bras qui menace de repartir sur le côté. Puis une jambe.)

JOSEPHINE (sort du four un pudding carbonisé et l'apporte vers le lit où elle le dépose entre les assiettes et les verres.): Et bien, viens.

DR KÜBEL (se traîne vers le lit, tassé sur lui-même, épuisé): Pourquoi tu dois toujours tout poser sur le lit.

JOSEPHINE: Où veux-tu que je le mette.

DR KÜBEL: Cette vaisselle crasseuse. Mets-la dans la baignoire.

JOSEPHINE: Il y a Léo.

DR KÜBEL (se tourne vers la baignoire. Emerge la tête de Léo, crinière rousse ébouriffée. Il presse une grosse éponge au-dessus de lui, puis plonge à nouveau.): Lui, il a le temps de prendre des bains. Et nous, on se crève, pendant ce temps-là. Et oui. (Il écarte la vaisselle et s'assied sur le lit.)

JOSEPHINE (prend quelques cuillers dans le tas de vaisselle. Elle en tend une à Kübel. Avec l'autre, elle commence à manger du pudding. Elle l'encourage du regard.): Et bien.

DR KÜBEL (goûte le pudding, fait une grimace, recrache.): Pouah. Qu'est-ce que tu as mis dedans. C'est écoeurant.

JOSEPHINE (goûte): Non, il n'est pas si mauvais que cela - au contraire - c'est même très bon - excellent - mais gâté comme tu l'es - ma cuisine ne te plaît plus - tu ne peux plus l'avaler - ma bouffe - ma pâtée à cochons - bien sûr, il te faut toujours mieux.

(Le Dr Kübel pose le veston de son smoking. Ouvre son col. Contemple Joséphine avec une moue de dégoût. Puis il allume sa pipe, affalé au milieu des assiettes et des verres.)

JOSEPHINE (tend les lèvres et s'approche de lui.): Allez, mon petit vieux, viens près de moi. Mon petit vieux à moi. C'est chouette, quand même, de t'avoir à la maison. (Elle lui pince l'oreille, l'embrasse sur le nez.)

DR KÜBEL (Lui assène un coup de poing, la faisant tomber dans le pudding. Puis il se lève et va vers la baignoire): Tu n'as donc rien d'autre à faire qu'à rester allongé toute la journée dans la baignoire. (Léo passe la tête par dessus la baignoire. Il secoue les mains comme s'il arrosait Kübel.)

DR KÜBEL : (d'un ton geignard) Arrête un peu. Tu l'as vraiment belle. Ah là là, si j'avais le temps, qu'est-ce que j'aimerais en faire autant. (Il se met à sangloter, enfouit son visage dans ses mains.)

(Léo sort une brosse de bain et l'arrose.)

DR KÜBEL : Ah, si vous saviez ce que je me crève. Je ne sais plus où donner de la tête. (Il se penche vers le sol et ramasse le livre qui s'y trouvait): Pour ça, bain et lecture, toute la sainte journée, ce serait super.

(Léo plonge à nouveau, réapparaît et fait jaillir de sa bouche une fontaine.)

DR KÜBEL (d'un ton geignard) : Arrête un peu.

(Léo sort de la baignoire. Son corps est recouvert d'un pelage roux. Il se secoue, se bat les flancs, s'ébroue. Puis il saisit une serviette et se sèche.)

DR KÜBEL : (feuilletant le livre) : Et oui, il aurait fallu être artiste. Une si belle image. Comme c'est bien peint - ce petit corps - et ces jarrettières - on s'y croirait. (il feuillette encore) Et celle-ci - c'est tout comme - inouï - ça, c'est de l'art - rien ne surpassera jamais l'art véritable - (feuillette encore) ça, je dois dire - pour ça, ces deux-là - mais qu'est-ce qu'ils font - qu'est-ce qu'ils font donc - ça alors -

(Léo fait claquer en l'air sa serviette de bain. Visant Kübel.)

DR KÜBEL (de nouveau, il éclate en sanglots) Mais laisse-moi, laisse-moi tranquille. (il recule)

(Léo le poursuit en riant, lui jette sa serviette par-dessus la tête.)

DR KÜBEL : Mais laisse-moi, laisse-moi.

(Léo tambourine contre sa poitrine - rire tonitruant.)

DR KÜBEL :( devant le lit où Joséphine se redresse) Ne reste pas comme ça, assise, bon Dieu, fais quelque chose, range ce bordel, ou veux-tu nous faire dormir au milieu des assiettes. (Il soulève une assiette, fait mine de la lancer.)

JOSEPHINE : Non, non, ne la jette pas. Mon assiette, mon héritage. Je vais tout débarrasser, tout nettoyer, tout sera nickel, avec ma langue je lècherai tout le plancher. (Le Dr Kübel lance l'assiette. L'assiette se brise.)

JOSEPHINE : Mon assiette, ma belle assiette, ma meilleure assiette.

(Le Dr Kübel ôte son pantalon et se glisse sous les couvertures. Il repousse la vaisselle et le pudding. Joséphine essaie de sauver la vaisselle. Des assiettes et des verres tombent par terre. Elle emporte la vaisselle vers la cuisinière, va et vient, tandis que Kübel disparaît sous les couvertures.)

JOSEPHINE : Ma vaisselle, ma belle vaisselle. (désespérée, elle court en tous sens, ramasse des verres et des assiettes, rassemble les débris.)

(Léo, agité d'un rire sauvage, va à la fenêtre. Il saute sur l'appui et ses rires se transforment en aboiements. Dehors, des chiens lui répondent. Il épie, aboie et hurle à nouveau et dans le lointain, on entend les aboiements et hurlements de chiens qui lui répondent.)

(L'obscurité se fait. Les aboiements continuent dans l'obscurité. Rideau clair où l'on projette des films publicitaires.)

## VII

(Pendant les transformations effectuées sur scène on passe quelques courts métrages publicitaires, du genre de ceux qui passent actuellement dans les cinémas de la ville.

Des réclames pour des assiettes et des verres, des cuisinières, des habits et de la poudre à pudding. Dans le fond, on entend encore les aboiements pendant un moment.

Puis de nouveau l'obscurité.)

## VIII

(Dans une lumière bleuâtre tamisée se découpent à gauche les décors d'un grand tas de charbon, à droite un lit à baldaquin. Grudek, à demi nu, noir de charbon, sort avec une pelle de derrière le tas. Hulda, en robe de bal très moulante brillant de reflets argentés, descend d'une échelle.)

GRUDEK (lui barre la route avec sa pelle.) : Allez hop, mamselle, hoppla.

HULDA : Laissez-moi passer. Vous ne vous êtes pas regardé. (Elle avance le pied vers la pelle.)

GRUDEK (rit) : Faut sauter bien gentiment, j'ai dit.

(Hulda saute.)

GRUDEK (lui présente à nouveau la pelle.) : Encore.

HULDA : Laissez-moi passer. Vous allez me salir.

(Grudek rit et lui présente la pelle.

Hulda remonte sa robe et passe au-dessus de la pelle..)

GRUDEK (relève la pelle et la lui fait chevaucher. Il serre entre ses propres cuisses la poignée de la pelle.) : Hoppla, hoppla, hoppla.

(Hulda veut se dégager de la pelle.)

GRUDEK (lui attrape le pied, la fait sautiller sur une jambe.) : Oh, comme tu es belle ce soir.

(Hulda cherche à le frapper, tombe, s'enfuit vers le tas de charbon, fait mine de ramasser des morceaux de charbon et de les jeter sur Grudek.)

GRUDEK : Aïe, sacrée charogne - je vais te -(l'empoigne, se jette sur elle)

HULDA : Ma robe, ma robe, je vais être toute noire.

GRUDEK : Mais enlève la donc, ta robe.

HULDA : Aïe, tu me fais mal.

(Grudek l'enlace plus étroitement encore, l'attire au sol.)

HULDA : Laisse-moi.

(Grudek l'attire derrière le tas de charbon.)

HULDA : Ma robe.

GRUDEK : Enlève la.

(La robe et les souliers de Hulda volent par dessus le tas de charbon. Bruit du charbon qui dégringole. Cris de Hulda. Gémissements de Grudek.)

(A côté, on entend rouler des boules de bois et le choc des quilles renversées. Pas lourds. On entend rouler une autre boule.

(Hulda et Grudek émergent derrière le tas de charbon. Le corps de Hulda et les restes de ses sous-vêtements sont noirs de charbon. La ceinture de Grudek est ouverte.)

HULDA (mains sur les hanches) : Tu m'en as fait voir. Je n'arrive plus à remuer. Mon dos est en compote.



(Grudek la palpe.)

(Hulda pousse un cri.)

GRUDEK : Oui, ça n'est pas joli à voir. Tu as le dos à vif. Mais quelle frénésie.

(Hulda, gémissante, va vers le lit, s'y laisse choir.

Grudek s'allonge à ses côtés, s'étire.)

Une boule de bois vient rouler sur scène. Derrière elle, trois hommes en uniforme de wattman; ils saisissent la boule, s'en retournent d'un pas traînant, sans toutefois quitter la scène, se disposent à s'asseoir sur le sol, à proximité du lit et à manger leurs sandwiches qu'ils sortent de leurs poches. L'un d'eux, un vieux à la longue barbe blanche, se penche sur Hulda.)

LE VIEUX : Mais qu'est-ce qu'elle a. Qu'est ce que tu as fichu.

GRUDEK : Elle s'est encore copieusement roulée par terre.

LE VIEUX : Drôlement arrangé, ton dos. (il lui tamponne le dos.)

HULDA : Aïe, mon dos, aïe.

LE VIEUX (prend un grand morceau d'ouate dans sa sacoche de cuir, crache dessus, lui enduit le dos.) Laisse-moi faire.

HULDA : Aïe, ouille, aïe, aïe, aïe.

(A présent, les deux autres wattmans se sont assis et mangent leurs sandwiches. L'un d'eux ouvre une bouteille de bière.)

GRUDEK (sommolent) : Tu ne peux pas servir le café, quand tu as des invités. Moi aussi, je boirais bien quelque chose. Après ce que tu m'as fait subir.

(Hulda se penche, gémissante, sur le bord du lit et sort de dessous le lit une cafetière. Elle se lève péniblement et va, avec sa cafetière, à la cuisinière. Elle revient, pliée en deux.)

(Le vieux tamponne à nouveau son dos.)

HULDA : Ouille, ouille, aïe, aïe, aïe.

GRUDEK : Ne fais pas tant de manières. Tu en as fait du joli. Et comment tu m'as arrangé.

WATTMAN N°1 (mastiquant) : Le Deux a encore pris du retard, aujourd'hui.

WATTMAN N°2 (retirant la bouteille de sa bouche) : Avec le Vingt-sept aussi, ça a cafouillé.

WATTMAN N°1 : Toujours les aiguillages.

WATTMAN N°2 : J'ai bien vissé les garnitures. Le vilebrequin au piston. Pour bien faire, il faudrait quatre membranes. Il n'y en a jamais que trois.

WATTMAN N°1 : Parfois même deux.

WATTMAN N°2 : Le pignon est usé.

WATTMAN N°1 : Et le chef, qu'est-ce qu'il en dit.

WATTMAN N°2 : Avec lui, on ne peut pas en placer une. On ne devrait pas se laisser faire.

WATTMAN N°1 : Il faudrait leur trancher le cou. A ces porcs.

(Hulda est retournée à son fourneau. Revient avec la cafetière. Sort trois tasses de dessous le lit. Verse le café. Tend une tasse au vieux et à Grudek, s'assied sur le rebord du lit.)

GRUDEK (sirotant son café.) : Ah, ça fait du bien. On se sent bien, ici. (attire Hulda auprès de lui.) Manque plus qu'un peu de musique.

(Hulda tend la main sous le lit et en ressort un gramophone. Elle met le disque en marche et y pose le saphir. La musique démarre.

(Le vieux crache à nouveau sur un morceau de coton et enduit le dos de Hulda. Hulda tressaille d'abord, mais peu à peu ses mouvements prennent la lascivité du chat, elle soupire d'aise et ronronne. Grudek balance le pied au rythme de la musique et fredonne la mélodie. Le vieux, lui aussi, se met à fredonner et à chanter de temps à autre quelques bribes du texte. Grudek s'allume un gros cigare, s'étend, s'étire en grognant. Petit à petit, les balancements et contorsions de volupté que décrit Hulda et les caresses du vieux se sont mués en un enlacement et en posture de danse et tous deux quittent doucement le lit. La musique est mélancolique et émouvante. Hulda et le vieux gardent les yeux fermés. La bouche de Hulda est enfouie dans la barbe du vieux. Parfois, le vieux cambre sa cavalière jusqu'à lui faire presque toucher le sol.

(Le disque usé, le saphir émoussé ne permettent pas de comprendre distinctement le texte, chanté par une voix cassée de vieillard.)

PAROLES: Ca me plaît - sans la plaie - dessous se couche -  
au bouche à bouche - viens à moi - r'viens à toi - viens et  
bois - là, chez moi - unique - une bique - rapplique - unique -  
tant me plaît, merveille - me plaît ta plaie vermeille -  
au fond c'était pareil - là, chez toi - quand on boit - toi,  
ma bête des bois - toi, là, à moi - une bique - une bique -  
une bique.

Envolée - écorchée - ta plaie vermeille - quelle mer-  
ve ille -

Ma plus belle mise - toi, ma convoitise - encore un  
coup - ô toi, mon trou - ô mes trous faits - ô mes trophées -  
toi ma bique - mon unique - mon unique - mon unique - mon  
unique.

(Vers la fin du morceau, tandis que Hulda et le vieux se sont toujours plus éloignés du lit, les deux wattmans se lèvent et sortent avec la boule de quilles. Grudek bâille et se met à ronfler, le cigare fiché de travers dans sa bouche. L'obscurité se fait, la musique se tait.)

## IX

(Une fenêtre. Lumière nocturne et reflet des enseignes lumineuses. Quelques voix qui décroissent, chantant encore la mélodie de tout à l'heure. Bruits d'automobiles et de motocyclettes. Pas. Sifflets. Aboiements de chiens dans le lointain. La scène, obscure et vide. A la fenêtre, un homme en pyjama et une femme en chemise de nuit transparente.)

LA FEMME (regardant par la fenêtre) : Quelle circulation, et il est bien plus de minuit. Mais d'où viennent donc toutes ces voitures. Et où vont-elles. Et ces motocyclettes. Et tous ces chiens. Vise un peu cui-là. Il veut grimper par ici.

(Elle se penche dangereusement par la fenêtre. L'homme se penche sur elle, la tient enlacée.) Ca alors - c'est qu'il escalade vraiment la maison. - T'as déjà vu ça. (Tous deux se penchent par la fenêtre. La femme, se retirant) Toi aussi, tu saurais, chéri.

L'HOMME : Quoi donc.

LA FEMME : Escalader un mur comme ça.

(L'homme ne répond pas.)

LA FEMME (s'arrache de son étreinte. Se penche à nouveau, tend les bras vers le bas.)

: Mais qu'est-ce qu'il veut - Mais qui c'est, celui-là - Mais où voulez-vous aller.

L'HOMME (se penche, repoussant les bras de la femme.) : Laisse-le. Ca ne te regarde pas.

LA FEMME (tournée vers l'extérieur.) : Ca doit être rudement difficile

de grimper un mur comme ça. (Chuchote à l'homme) Tu oserais, chéri.

L'HOMME (veut l'écarter de la fenêtre. Mais elle résiste, les bras tendus vers le bas)

LA FEMME : Tiens-moi - je vais l'attraper.

(L'homme, penché à côté d'elle, tend les bras vers le bas. Ils tirent tous les deux. A l'extérieur apparaît la tête de Léo. D'un bond violent, Léo saute sur le rebord de la fenêtre, projetant l'homme à l'extérieur. Ce dernier reste accroché par les orteils à l'appui de la fenêtre.)

L'HOMME : A l'aide, à l'aide.

LA FEMME : Montre-moi maintenant ce dont tu es capable. Montre donc si, toi aussi, tu sais grimper comme lui.

L'HOMME (gémissant, à l'extérieur.) Mais je ne peux pas grimper la tête en bas.

LA FEMME : Tu n'as qu'à rester là.

L'HOMME (crie) : Mais tu ne vas pas me laisser.

LA FEMME (caresse la fourrure de Léo qui s'est blotti dans l'angle de la fenêtre.) : Où voulez-vous aller.

LEO : Plus haut.

LA FEMME : Vous ne pouvez pas rester ici - venez - restez (Elle se presse contre lui.)

L'HOMME (gémissant) : Vous n'allez tout de même pas me laisser tomber.

LA FEMME (caresse Léo.) : Viens, viens. (elle veut l'attirer dans la chambre, mais Léo la repousse.)

LEO : Je dois repartir.

LA FEMME : Reste un peu. (Elle l'enlace, l'embrasse)

LEO : Non, je dois repartir.

L'HOMME (geignant) : Remontez-moi - vite - je n'en peux plus - je vais glisser.

(Léo continue son escalade, il s'agrippe au chambranle de la fenêtre, lance ses pattes dans tous les sens, se hisse et disparaît.)

LA FEMME (S'assied, adossée à l'appui de la fenêtre, se penche en arrière, regarde en l'air, chuchote.) : Reviens - reviens vite.

L'HOMME : Aide-moi - mais aide-moi.

LA FEMME : Oui, oui, j'arrive, rassure-toi, je vais t'aider - Tu es un homme ou quoi.

L'HOMME (bredouille) : Tu ne m'aimes plus -

LA FEMME : Aimer, aimer - attends que je m'allume une cigarette.

L'HOMME (indistinctement) : Je n'en peux plus -

LA FEMME (s'allume une cigarette) : Mais comment veux-tu que je t'aide. (elle tient l'homme par les talons.)

L'HOMME (crie) : Mais tire - tire donc.

LA FEMME : Il m'est impossible de te remonter, tu dois bien le comprendre. (Elle souffle par la fenêtre la fumée de sa cigarette.)

L'HOMME (gémissant) : Va chercher quelque chose - attache-moi.

LA FEMME : Mais qu'est-ce que tu veux que je prenne - est-ce qu'on a une corde quelque part.

L'HOMME : Une ceinture, n'importe quoi - vite - je n'en peux plus.

LA FEMME : \*Mais quel genre de ceinture.

L'HOMME (péniblement) : La ceinture de mon imperméable ou une autre - vite -

LA FEMME : Mais où l'as-tu accroché. (elle cherche à tâtons à travers la scène obscure.) Je ne trouve rien. Et puis, pourquoi tu n'as pas réparé la lumière.

L'HOMME : Vite, vite -

LA FEMME : Aïe, satanée chaise, aïe, ici on est toujours en train de se cogner quelque part.

L'HOMME : Ta chemise de nuit, vite, attache-moi -

LA FEMME (à la fenêtre) : Qu'est-ce que tu dis.

L'HOMME : Ta chemise de nuit.-

LA FEMME : Ma chemise de nuit - mais qu'est-ce que tu crois - je ne peux tout de même pas prendre ma chemise de nuit - elle serait toute chiffonnée.

(L'homme pousse un grand cri. Ses pieds glissent.)

LA FEMME ( s'adosse à l'appui de la fenêtre, se penche en arrière, le regard tourné vers le haut, tandis qu'en bas décroissent les gémissements de l'homme.): Reviens, mon chéri - mon chéri -

(En bas, le bruit mat d'un corps qui choit.)

LA FEMME ( ployée en arrière) : Reviens vite, mon chéri.

(L'obscurité se fait. On continue à entendre les bruits de la rue, un peu plus étouffés.)

## X

(Toujours la même source de lumière, provenant cette fois de l'ouverture dynamitée d'un mur. Projection blafarde du portrait du Préfet de Police. Un large lit conjugal, trois lits d'enfants. Dans le coin, Pluto, pelotonné. Erna, Alphonse, les enfants et le chien dorment. Le chien remue la patte et les oreilles. Les dormeurs se grattent. Léo apparaît par l'orifice du mur et se faufile à l'intérieur. Aussitôt il se met, lui aussi, à se gratter, à se donner des claques sur les bras, les épaules. Il se glisse jusqu'au lit conjugal et se penche sur Erna.

LEO (chuchote): Erna, Erna.

(Erna s'éveille. Léo se cache sous le lit. Erna, assise dans le lit en nuisette, se gratte les cheveux et les seins. Puis elle se lève, allume une lampe qui se trouve dans un fourreau à longue poignée. Elle saisit un objet qui ressemble à une mitrailleuse, mais ce n'est qu'un pulvérisateur insecticide. Elle arpente la pièce, vaporisant alentour sur les enfants, Alphonse et le chien. Pluto s'éveille. Il s'étire et baille. Il se redresse, tourne en rond, flaire la trace de Léo, se met à gronder. Il suit la trace jusqu'au lit, se couche devant le lit en reniflant et en grognant. Léo ressort de dessous le lit, sur le côté. Pluto se presse contre lui. Ils sont allongés, truffe contre truffe. Tous deux grondent et poussent de petits cris. Erna sort la lampe de sa gaine et la brandit. Léo et Pluto tournent l'un autour de l'autre. Erna brandit la lampe au-dessus d'eux. Pluto se précipite sur Léo, ils s'attrapent par la gueule, se roulent par terre. Erna se penche sur eux, le visage tordu en un rictus de possédée. Une explosion: Léo a tordu le cou de Pluto. Le chien gît sur le dos, les pattes agitées de spasmes, puis retombe sur le côté et demeure immobile, les pattes raidies. Léo se relève, époussette sa fourrure, met le doigt devant sa bouche. Erna recule lentement, sa lanterne toujours à bout de bras. Elle parvient à l'ouverture du mur. Léo la suit.

LEO (posant ses bras autour des épaules d'Erna): Viens avec moi.

ERNA : Vous n'y pensez pas - pour qui me prenez-vous.

LEO : Viens.

ERNA : Je ne peux tout de même pas vous suivre comme ça - je ne vous connais pas du tout.

(Léo la tient enlacée, l'embrasse.)

ERNA : Non, non, - mais qui êtes-vous.

LEO : Tu viens -

ERNA : Mes enfants, je ne peux tout de même pas les -

LEO : Ils sauront bien se débrouiller. Viens. (il la cajole, enjambe déjà l'orifice du mur.)

ERNA : Oh - oh -

LEO : Viens.

(Erna veut s'allonger, offerte.)

LEO : Pas ici - viens - monte sur mon dos -

(Erna monte sur son dos et Léo sort avec elle.)

LEO : Tiens-toi bien - ça va descendre.

(Erna s'agrippe à son cou. Ils disparaissent tous les deux.)

(L'obscurité se fait. Alphonse gémit dans son sommeil.)

PAUSE.

## XI

(Même tableau que dans la scène précédente. La scène éclairée. Derrière l'orifice du mur, la lumière du jour. Alphonse et les enfants dorment dans leur lit. Pluto, les pattes raidies comme tout à l'heure. Entre Hulda, vêtue d'une robe à la mode, sans manches, au décolleté profond, quelques grands sparadraps sur le cou, aux épaules, aux avant-bras. Elle porte un plateau avec le petit déjeuner et le journal.)

HULDA (enjambant Pluto): Bonjour, Monsieur le Préfet de Police.

(Alphonse s'assied aussitôt, tout à fait réveillé.)

(Les enfants aussi s'éveillent en sursaut et entament aussitôt une bataille de pelochons.

(Hulda dépose le plateau sur le lit.)

ALPHONSE (cherche autour de lui): Où est donc Madame.

(Hulda, interrogative, hausse les sourcils.)

ALPHONSE : Vous n'avez pas vu ma femme - où est-elle passée, de si bon matin.

LES ENFANTS (sautant de lit en lit.): Frrrt, elle est partie. Avec son amoureux. Elle a filé par le trou.

ALPHONSE : Venez boire votre café.

(Les enfants se précipitent sur les parts de gâteau.)

UN ENFANT (prend un morceau de sucre, le présente à Pluto.): Pluto - allez, viens - susucre.

(Pluto, immobile.)

ALPHONSE : Qu'est-ce qu'il dort.

UN ENFANT : Comme il tient drôlement ses pattes.

(Hulda se retourne et sort. Donne en passant un coup de pied à Pluto.)

ALPHONSE : Qu'est-ce qu'il a le chien. Réveillez-le.

LES ENFANTS (bondissent, se penchent sur Pluto, le tâtent.): Comme il fait une drôle de gueule.

ALPHONSE : Amenez-le moi.

(Les enfants traînent jusqu'au lit Pluto par la queue.)

UN ENFANT : Il dort comme un ange.

LES ENFANTS (lui versent du café dans la gueule, lui fourrent le morceau de sucre entre les dents.): Réveille-toi, Pluto, réveille-toi, faut aller à l'école.

UN ENFANT : Pluto est malade.

LES ENFANTS (tous ensemble, ils soulèvent Pluto et le déposent sur le lit à côté d'Alphonse.): Faut l'emmener à la clinique. Faut l'opopérer. Ouvrir son ventre, ouvrir son ventre. Couic couic couic.

ALPHONSE (palpe Pluto, lève le doigt.): Ecoutez les enfants, notre bon Pluto n'est plus, notre bon Pluto est mort.

LES ENFANTS (crient) Alors, va falloir l'enterrer dans la terre. (ils le soulèvent du lit et le traînent jusqu'à la porte en chantant): Dans la terre faut qu'on l'enterre, dans la terre faut qu'on l'enterre, dans la terre faut qu'on l'enterre -

(Alphonse prend son journal, mélange son café, mastique un morceau de gâteau.

Sur la première page du journal, en grands titres:

CATAST  
ROPHES  
REVOLU  
TIONS

## XII

(Rideau sur lequel on projette les actualités. Brèves séquences: concours de chiens avec remise de prix, réception diplomatique, inauguration d'un nouveau quartier d'habitation, défilé de mode, etc. Pas d'événements guerriers.)

## XIII

(Projection murale avec le texte : "Clinique privée du Docteur Kübel. Guérisons en tous genres". Deux rangées de lits. A gauche les hommes, à droite les femmes. Au centre Mme Burian, sanglée sur une table inclinée vers l'avant, disparaissant sous les bandages. Quelques roues et leviers sont fixés à la table.)

(Entre Hulda, en tablier blanc.)

QUELQUES INVITES: Ah, vous voilà enfin. Combien de temps devons-nous encore rester couchés. Pourquoi le Docteur Kübel ne vient-il pas. Quand aurons-nous nos habits.

HULDA (sourire amical): Je ne puis malheureusement rien faire avant l'arrivée du docteur.

QUELQUES INVITES (couvrant leur voix.) Mais ça ne va pas. On ne peut quand même pas rester là une éternité. J'ai à faire à la bourse. Mes actions. Ma voiture est mal garée. J'ai un voyage d'affaires.

HULDA (secoue la tête, amusée.): Allons, messieurs dames, profitez de ce repos.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°1: Nous avons ce matin une réunion importante.

DIRECTEUR de Cie D'ASSURANCE N°2 : On ne peut pas commencer sans nous.

HULDA (incisive): Je ne puis absolument rien y faire. (Plus aimable)

Que désirent ces messieurs-dames à leur petit déjeuner.-  
oeuf à la coque ou sur le plat - café, thé, chocolat -

LES INVITES (couvrant leurs voix): Un oeuf à la coque. Un oeuf sur le plat. Je ne veux rien du tout, je veux m'en aller. Un oeuf brouillé. Du café, du thé, etc.

HILDA: Bien gentiment, l'un après l'autre. (s'adressant aux messieurs)  
Je vous en prie.

LES MESSIEURS: Un oeuf sur le plat, cuit des deux côtés, du café et des petits pains.

Du café avec du lait chaud, du pain noir, du jambon avec de la ciboulette.

Du thé au citron, des tartines grillées et le journal.

Du chocolat avec de la chantilly, s'il vous plaît, et du quatre quarts, si vous avez.

(Les deux directeurs de Cie d'assurance se taisent.)

HILDA: Et vous, messieurs.

(Les directeurs de Cie d'assurance se taisent, vexés.)

HILDA (hausse les épaules): Comme vous voudrez. (s'adressant aux dames) Et vous, Mesdames.

LES DAMES: Du jus d'orange.

Je veux revoir mes enfants.

Une pomme râpée, un petit pain au pavot, du miel et du café. J'aimerais aussi du raisin.

Le matin, je ne mange que de la glace.

J'ai ma séance de massage.

Je veux prendre mon petit déjeuner chez moi.

J'ai rendez-vous chez ma coiffeuse.

HILDA: Si vous n'y mettez pas un peu de bonne volonté, vous n'aurez rien du tout. (elle va à la porte et appelle.) Service.

(Apparaissent les trois infirmiers.)

HILDA: De la gelée aux fruits pour tout le monde.

LES INVITES (se redressent, raides, se regardent): Quel toupet. C'est inouï. Ne nous gênons plus. (Quelques messieurs se lèvent, déambulent en caleçons, tapant du pied.) Où sont passés nos droits. Je vais de ce pas me plaindre auprès du Préfet de Police. Se laisser traiter de la sorte.

HILDA: Apparemment, il vous faut encore un peu de courant dans les pattes. Allez, filez au lit.

(Les invités se recroquevillent dans leur lit en maugréant.)

(Mme Burian pousse un très long soupir.)

QUELQUES INVITES: Qu'est-ce qu'elle a, la Burian. Elle n'a pas l'air bien. Ma soeur, allez donc voir la Burian.

(Entre Grudek, vêtu d'une blouse blanche de médecin, suivi des infirmiers qui portent un plateau garni de plats en fer-blanc.

Les infirmiers distribuent les plats à chacun. Grudek s'avance vers Mme Burian. Mme Burian gémit.

Apeurés, les invités commencent à manger avec leur cuiller de fer-blanc dans leur plat de fer-blanc.

L'un des infirmiers s'avance vers Mme Burian avec un plat de fer-blanc et se met à la nourrir.

Mme Burian gémit et recrache la gelée aux fruits.)

HULDA (à Mme Burian): Il faut absolument manger, sinon vous ne retrouverez pas la santé.

MME BURIAN (en pleine confusion): Où suis-je - mais que voulez-vous -  
(L'infirmier lui enfourne à nouveau de la gelée dans la bouche.)

MME BURIAN (gémît et recrache la gélatine rougeâtre.): Je veux rentrer chez moi - je veux rentrer chez moi -

HULDA: C'est le Docteur Kübel qui en décidera.

MME BURIAN (recrachant toujours de la gelée.): Je ne peux pas - je ne peux pas - je me sens mal -

HULDA: Qu'est-ce que c'est que ces manières. Si vous ne mangez pas, vous allez vous foutre en l'air.

(Grudek sort de sa poche une grande seringue et pique le bras de Mme Burian.)

MME BURIAN (pousse un cri et se crispe.): Mais qu'est-ce que j'ai - je ne peux plus bouger - Docteur Kübel - mais où est le Docteur Kübel -

GRUDEK: Mais oui, mon enfant, je suis là. Allons, calmez-vous.

MME BURIAN (bredouillant): O Pluto - Pluto -

(Hulda lui enfonce dans la bouche un grand thermomètre médical. Les invités continuent de manger. Lorgnent de temps en temps vers la table, saisis d'effroi. Cependant, peu à peu, ils entament la conversation. On perçoit des bribes de phrases murmurées à voix mi-forte, des phrases qui se chevauchent ou émergent entre les répliques dites à la table de Mme Burian.)

UN MONSIEUR: Voilà comment j'ai réfléchi à la chose - à droite le bureau et à gauche l'étagère - au milieu, la machine à écrire - la table à échantillons devant la fenêtre - la lampe sur pied près de la table des fumeurs - vous voyez, la table des fumeurs, avec son plateau de cuivre rond -

UNE DAME: Toute l'après-midi, nous avons eu beau temps - et soudain, le froid est tombé - je n'avais pas pris de manteau - je me disais: ah, si seulement tu avais emporté ton manteau d'hiver -

HULDA (ôte le thermomètre de la bouche de Mme Burian et lit): Ca alors - Oh la la - (elle secoue le thermomètre)

(L'infirmier lui enfourne à nouveau de la gelée dans la bouche.

(Mme Burian recrache et crie.)

HULDA: Si vous ne bouffez pas, vous allez crever.

UNE DAME: On m'a raconté qu'ils se rencontraient dans un tramway - accrochés l'un à l'autre dans la cohue - pendant trente-trois ans - et puis, ils se sont perdus dans la foule et ne se sont jamais plus revus -

UNE DAME: Mais vise un peu - ce que j'ai trouvé là, sous mon oreiller - ces trucs - des pré - des préser - mais comment ça s'appelle, ces trucs-là -

UNE DAME: Et chez moi, des épingles à cheveux - tout le lit, plein d'épingles à cheveux - j'aimerais bien savoir ce qui se passe ici -

(Grudek s'est glissé autour de la table, il actionne une roue, manoeuvre un levier.

Les sangles se tendent.)

MME BURIAN: Pluto - c'est toi - Pluto

GRUDEK (son visage tout contre le sien): C'est moi, votre ami, le Docteur Kübel.

MME BURIAN: O Pluto - mon Pluto adoré -

GRUDEK: Faut rester bien tranquille, petite madame. (il actionne une roue. Les sangles se tendent en crissant.)

MME BURIAN: (crie) Non, non - mais qu'est-ce qui se passe -



GRUDEK: Tout ça, c'est pour votre bien. Nous allons vous retaper votre petit corps.

(Mme Burian crie et gémit.)

UN MONSIEUR: J'ai bien observé le coin - je vous le dis - tout ce qu'on peut se dégoter - des palais, des gentilhommières, des terres, même un château moyenâgeux avec pont-levis et tout ce qu'il faut.

UN MONSIEUR: D'abord, on a raflé toutes les actions des mines - une fois qu'ils auront fini de se taper dessus, ils remonteront de là-dessous en rampant - et alors, ils auront besoin de notre argent -

UNE DAME: Tenez, voici des photos - mais quelles photos - voyez-moi ça.

(On se passe les photos découvertes sous l'oreiller - gloussements.)

HULDA: Elle vient nous faire une scène, alors que nous ne faisons que notre devoir. (Elle crie) Vous allez vous calmer, maintenant.

GRUDEK (actionnant la roue): Nous allons seulement vous remettre en forme, poupée. Vous verrez quand vous serez de nouveau sur pieds.

UN MONSIEUR: Inutile de nous leurrer - aussi mauvais qu'ait été le produit, nous avons trouvé preneur - aujourd'hui, il s'est imposé sur le marché - les gens se l'arrachent -

UNE DAME: Dans l'ascenseur, il y a toujours un type - à chaque fois que je le prends, il est là, sans rien dire - ça vous rend tout chose -

UNE DAME: Je voudrais savoir une chose - seulement une chose -

MME BURIAN (émet des râles): Ohhh -

GRUDEK: Ce sont des méthodes ultra-modernes. Un bijou. Vous allez voir.

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°2 (bondit): Ça ne peut pas continuer comme ça, on ne se laissera pas faire.

(Prêts à intervenir, les infirmiers se jettent aussitôt sur lui et le remettent de force dans le lit. L'un d'eux lui tient la bouche fermée.)

MME BURIAN (la voix brisée): Mon Pluto - mon Pluto adoré - (sa tête retombe et elle reste immobile.)

HULDA: Elle croit qu'on fait ça par plaisir. On pourrait aussi la laisser tomber: elle verrait bien comment elle pourrait s'en sortir toute seule.

(Grudek sort de sa poche un grand stéthoscope, écoute son cœur, lui tâte le pouls. Incline la tête en silence.)

UN MONSIEUR: Les fauteuils de cuir, c'est très joli - un peu froid seulement -

UNE DAME: J'aimerais bien savoir -

GRUDEK (se tourne vers les invités): Bien, et vous, chers amis -

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°1: Quand le Docteur Kübel viendra-t-il.

GRUDEK: Je suis le Docteur Kübel. Qu'est-ce que vous avez sur le cœur.

QUELQUES INVITES: Nous voulons parler au Docteur Kübel. Qu'est-ce qui se passe ici. Quelles sont ces manières. C'est bien sûr très aimable à vous de nous avoir accueillis ici, nous avons bien dormi, mais à présent, nous aimerions rentrer chez nous.

GRUDEK: Messieurs dames, vous m'avez l'air bien fiévreux..  
J'ai l'impression que votre cas est grave.

(Quelques messieurs veulent se lever, mais aussitôt, les infirmiers les recouchent de force.)

GRUDEK (tire de sa poche une grande paire de lunettes noires et la met.): Avec moi, vous parlez au Docteur Kübel. Ayez entièrement confiance.

UNE DAME: S'il vous plaît, je vous en prie, cher Docteur Kübel, qu'est-ce que nous avons.

GRUDEK: A ce que je vois, vous êtes tous atteints d'une grave épidémie. Non que vous soyez en danger de mort imminent, mais il vous faut rester tout à fait calmes. Toute excitation, le moindre mouvement vous est néfaste.

DIRECTEUR de Cie d'ASSURANCE N°2 (bondit): Si je dois mourir, je veux mourir dans mon lit.

(Un infirmier lui assène un coup de poing, le faisant retomber, assommé.)

GRUDEK: Je ne puis tolérer de mouvement de panique. Dans l'intérêt des autres malades, il vous faut observer un repos absolu. Où irions-nous, je vous le demande, si tout un chacun se laissait aller à hurler.

UN MONSIEUR: Mais nos affaires - il me faut à tout le moins donner des directives - il n'y a donc pas de téléphone ici -

GRUDEK: Ce serait du propre, si tous ici vous vous précipitiez sur le téléphone. Ici, c'est un établissement hospitalier. Vous ne l'avez pas encore remarqué.

UNE DAME: Je dois décommander ma couturière.

UN MONSIEUR: Ma maison n'est pas fermée à clef - n'importe qui peut y entrer et emporter ce que bon lui semble -

UN MONSIEUR: J'attends un transport de meubles - à l'heure qu'il est, ils doivent être là, en train de livrer les meubles dans la rue -

GRUDEK: Tss, tss, tss, vous vous en faites du mouron. (rire affecté)

(Les infirmiers font chorus.)

(Hulda, elle aussi, éclate, après coup, d'un rire affecté.)

GRUDEK: Bien - et maintenant, honneur aux dames. Je vais m'occuper de vous toutes. On ôte sa petite chemise, bien gentiment. Je vais toutes vous éplucher, l'une après l'autre - Allez, enlevez-moi tout ça.

(Cris de protestation. Quelques messieurs cherchent encore à se lever, aussitôt, ils reçoivent des infirmiers une pluie de coups.)

GRUDEK (à Hulda): Ma soeur, tirez donc le rideau, que l'on ne nous voie pas de la ville.

(Hulda passe sur le côté et tire un rideau devant la scène. Le rideau est si reculé qu'il reste suffisamment de place pour la scène suivante qui se jouera devant. Dans le fond, on entend encore pendant un moment des coups, braillements et cris.)

#### XIV

(Une grande poubelle, couvercle mis, roule sur scène. De l'intérieur parviennent des cris de volupté. La poubelle tangué à droite, à gauche. Puis le couvercle est poussé de l'intérieur, Léo s'extrait. Erna est tassée dans la poubelle, agrippée aux jambes de Léo.)

ERNA: O toi - ô toi -

(Léo s'arrache à son étreinte, se redresse, se débarrasse de toutes les ordures qui recouvrent sa fourrure, papiers gras, pelures d'orange.)

ERNA: Aïe, y a quelque chose qui s'attaque à mon pied, ça m'a mordu.

(Léo plonge les bras tout au fond de la poubelle, les ramène, tenant à la main un gros rat qu'il claque sur le sol.)

ERNA: Ne me laisse pas seule.

LEO (se penche, l'embrasse, recrache.): Tu es pleine de marc de café. Reste encore un moment allongée et dors. Il faut que je m'en aille.

ERNA (sort à moitié, en rampant. Sa chemise est maculée, ses cheveux dénoués pendent en mèches, pleins d'épluchures de pommes de terre.): Tu ne vas quand même pas me laisser seule. Viens auprès de moi - ô toi - toi -

LEO (la repousse): Arrête de baver. J'en ai eu assez. J'ai pour aujourd'hui des projets importants. Je reviendrai. Redescends.

(Il la repousse dans la poubelle et repose le couvercle. Il le visse.)

ERNA (frappe de l'intérieur et crie): Ne me laisse pas seule, ne me laisse pas seule -

(Léo sautille à quatre pattes et aboie. Il s'enfuit, disparaissant d'un bond.)

Silence dans la poubelle.

Apparaît le vieux à la longue barbe blanche, vêtu comme tout à l'heure.

Un serviteur en knickers à longs rubans, en veston rayé, tire une charrette où sont posées quelques poubelles.)

LE VIEUX (comme s'il appelait un cheval): Ho.

(Le serviteur s'arrête auprès de la poubelle où se trouve Erna. Avec le vieux, il charge la poubelle sur la charrette.)

LE VIEUX: Ah, ce qu'elle est lourde. A tous les coups, encore pleine de cailloux.

(Le serviteur tire la charrette, le vieux suit, faisant claquer sa langue. Ils disparaissent.)

Apparaît un balayeur. Il balaie les ordures qui se sont amoncelées tout à l'heure, quand la poubelle s'est ouverte. Il siffle en travaillant. Il sort.)

## XV

(L'angle droit de la scène éclairé. Le reste dans l'obscurité. Le propriétaire du casino, affalé dans une cage devant une auge, au milieu des chèvres. Entre Grudek, en blouse blanche.)

GRUDEK: De quoi vous avez l'air. Il faut absolument que vous restiez propre. On ne peut pas vous laver avant chaque expérience.

PROPRIETAIRE DU CASINO: Vous voilà enfin. Je ne sais plus depuis combien de temps j'attends ici. Il doit y avoir méprise. A présent, rendez-moi mes habits.

GRUDEK (interrogatif): Vos habits -

PROPRIETAIRE DU CASINO: Oui, mes habits. Ils ont disparu hier où je ne sais trop quand. On était en visite chez Kübel.

GRUDEK: Le Docteur Kübel, je vous prie.

PROPRIETAIRE DU CASINO: Kübel ou Docteur Kübel - je veux sortir d'ici. Vous n'avez pas le droit de me garder enfermé - et qui plus est, de cette manière.

GRUDEK: Sur quel ton le prenez-vous.

PROPRIETAIRE DU CASINO: A présent, veuillez avoir l'amabilité de m'apporter mes habits.

GRUDEK: Bien sûr que vous étiez là-haut, chez Kübel. Vous croyez peut-être que vous vous retrouvez sans raison aucune dans le laboratoire de vivisection.

PROPRIETAIRE DU CASINO: Tout repose sur une méprise. Je vous ai pourtant bien dit que je me suis retrouvé par erreur en bas avec ces bestiaux. Je suis le propriétaire de la maison de jeu. Je suis le directeur du casino. Vous ne me connaissez donc pas. J'étais l'hôte de Monsieur le Préfet de Police.

GRUDEK: Son hôte - on connaît la chanson. Vieil habitué de la police.

PROPRIETAIRE DU CASINO: Je suis l'ami personnel de Monsieur le Préfet de Police.

GRUDEK (rit): Inutile de vous gêner devant moi. Je sais quelle sorte de gens nous amenons ici. Nous avons déjà eu des meurtriers. Qu'est-ce que vous êtes, au juste. Un tricheur, hein. Quoi qu'il en soit, c'est fort louable à vous d'échanger votre peine de prison contre un service rendu à l'humanité. Vous avez toute ma considération. C'est très bien de votre part. Mais il faut que vous restiez propre.

PROPRIETAIRE DU CASINO: (tombe à genoux, enserme les jambes de Grudek) S'il vous plaît, laissez-moi sortir - je n'ai rien fait - vous devez me croire - je suis innocent - menez-moi auprès du Docteur Kübel - il tirera tout de suite cette affaire au clair -

GRUDEK (le repousse d'un coup de pied.): Retourne à ta place et lèche ta crasse. Prends exemple sur les bêtes.

PROPRIETAIRE DU CASINO: Les bêtes - tout ce qu'elles me font subir -

GRUDEK (caresse les chèvres qui viennent frotter leur tête contre lui en bêlant): Ce sont les chèvres les plus aimables du monde.

PROPRIETAIRE DU CASINO (gémît): Tout ce qu'elles me font subir -

GRUDEK: C'est dans votre tête.

PROPRIETAIRE DU CASINO (se cramponne à Grudek par le pan de sa blouse. Mine d'un dément qui se confesse): Dès que vous êtes parti, elles me tombent dessus, je ne puis rien faire, elles me renversent, l'une me maintient tandis que l'autre me lèche et leur langue, oh -

GRUDEK (rit et s'éloigne): Donc: ordre et propreté.

(Les chèvres se ruent sur le propriétaire du casino. Elles le chargent, le renversent. L'une d'elles se couche sur lui et le tient solidement, l'autre se met à lui lécher les pieds et le visage.)

PROPRIETAIRE DU CASINO: (crie) Un malentendu - un malentendu - je suis le directeur du casino - j'ai une villa qui borde le parc municipal - une femme et deux enfants - trois enfants (se défendant avec ses dernières forces) - j'ai une collection d'oeuvres d'art - à l'aide, à l'aide, - un malentendu - vous pouvez vérifier - ma voiture est en bas, dans la rue - son numéro - 2-3-7-8 - (éclate d'un rire dément) - 7-8-5 - et mon numéro de téléphone, c'est le 11-96-92 - (rire tonitruant) - vous pouvez appeler et contrôler - tout est exact - à l'aide, à l'aide - et mon compte en banque porte le numéro 8-7-6 - ha ha ha - 9-2-1 - arrêtez, arrêtez - j'ai toujours payé mes impôts - à mes tables de jeu, tout a toujours été régulier - c'est moi-même qui contrôlais tout - non, non - Monsieur le Préfet de Police

lui-même passe chez moi deux fois par semaine - chaque mercredi et chaque samedi - à l'aide - Alphonse - mon ami - appelez-le donc - Préfecture de Police - vous serez tout de suite en communication -(rires déments) - demandez-lui -

(Pendant ses dernières paroles, le centre de la scène s'éclaire. Alphonse, couché dans son grand lit, mélange son café, mastique un morceau de gâteau, lit le journal. L'obscurité retombe lentement sur le lit. Par la suite, on continue de deviner Alphonse sur la scène obscure. Il tourne parfois une page du journal.)

Avec un bruit sec, on ouvre une trappe au-dessus de l'auge. Des mains y vident un seau de nourriture. Les chèvres abandonnent le propriétaire du casino et se précipitent sur l'auge.)

PROPRIETAIRE DU CASINO: Et moi - et moi - faut que je crève de faim - vous ne pouvez tout de même pas me laisser mourir de faim -

GRUDEK (dans le fond): Ici, tout le monde reçoit la même pitance. Tu n'as qu'à bouffer.

(La trappe se referme avec un bruit sec.)

Les chèvres fouillent l'auge. Au bout d'un moment, le propriétaire du casino s'approche de l'auge, se presse entre les chèvres, fourre son visage dans la pâtée et lape bruyamment.

A droite, obscurité.

La partie gauche de la scène, éclairée. Un tas de vieux chapeaux, de vieilles chaussures, de boîtes en fer-blanc, de cartons et autre bric-à-brac. Le serviteur entre au trot avec la charrette. Derrière lui, le vieux.

LE VIEUX : Ho.

(Ils déchargent les poubelles. Vident la première: elle contient de vieux chapeaux, de vieilles chaussures, des boîtes en fer-blanc, des cartons détremés et autre bric-à-brac. Puis ils vident sur le tas la poubelle où se trouve Erna. Erna dégringole avec des ordures et du papier journal gluant.)

LE SERVITEUR: Encore un cadavre. Hier aussi, on en avait embarqué un. Je vous le disais bien - la vie dans cette ville. (il fait le tour d'Erna, tire sur ses cheveux filasses, lui pince le bras, frappe sur ses cuisses, palpe ses seins. Erna ne donne pas signe de vie.)

(Le vieux ne prête guère attention à elle. Il range les détritrus par tas, les habits, le papier, les boîtes en fer-blanc.)

LE SERVITEUR (enlève la crasse du visage d'Erna. S'agenouille auprès d'elle et la regarde fixement. Puis il applique son oreille contre sa bouche.): Venez voir, maître, regardez-moi ça.

(Le vieux se baisse à côté d'Erna. La redresse, aidé par le serviteur.)

LE SERVITEUR: Elle respire.

(Le vieux la secoue, lui donne de petites tapes sur les joues.)

Erna ouvre les yeux.)

LE SERVITEUR: Elle vit.

ERNA (voit le vieux): J'ai dingué au parading - ding - dong - à la droite du Don Dieu.

LE SERVITEUR: Non, non, mon maître ramasse seulement les ordures.

(Erna fredonne, émettant des sons inarticulés.)

LE SERVITEUR (enthousiaste): Une chanteuse - chante-nous quelque chose.

ERNA (se balance. Chante, plus confusément encore): Les poux grouillent dans les boucles - les souris susurrent au nid - aux cimaises dansent les punaises - les rats ragent en tapinage - hou, hou, hou -

LE VIEUX: Je vais la garder chez moi. (Au serviteur) Tu <sup>lui</sup> feras un nid douillet - qu'elle se sente bien chez nous.

ERNA (Tente de se lever, mais le vieux la retient. Elle pousse des sons confus.) Ha ha ha - hou hou hou - ha ha - hou hou -

(Le serviteur installe en hauteur un siège fait de cartons, papier journal et vieux objets. Le vieux maintient Erna et caresse ses longs cheveux filasses. Puis, aidé du serviteur, il tire Erna vers le siège et l'y assied de force. Erna y reste, égarée, se balance, fredonne et divague toujours. Le serviteur, accroupi derrière, maintient son corps de ses deux bras. Le vieux est agenouillé devant elle et tend les bras.)

LE VIEUX (en extase): O ma belle - sois la bienvenue dans ta nouvelle demeure - nous resterons éternellement ensemble - toutes mes richesses sont tiennes - vois tout ce que je t'offre- (avec de grands gestes) - un parquet miroitant - des murs de marbre - des chandeliers en cristal véritable - vois ces tapis persans - et ma bibliothèque - des volumes de cuir et de parchemin - et là, ma cave à vin - et là, une table roulante garnie de biscuits, de sucreries -

ERNA (Veut se lever. Le serviteur la retient.): o - hou hou - ha ha - hou -

LE VIEUX: Je te souderai ici - ô ma belle - en des liens éternels - ici, dans ta demeure qui est aussi la tienne - je t'offrirai des fourrures - une robe de chambre damassée - des pantoufles ornées de perles - vois les jolis rideaux blancs à la fenêtre - le jardin, dehors - des cyprès - des rosiers -

(Erna effondrée laisse retomber la tête. Se redresse. Les cheveux lui mangent le visage. Elle gémit, fredonne.)

LE VIEUX: Ecoute - comme les oiseaux chantent - dehors, dans le jardin -

(A gauche, obscurité.)

Le centre de la scène, éclairé.)

ALPHONSE (repose son journal, se redresse): Hulda.

HULDA (apparaît en robe décolletée avec ses sparadraps.): Monsieur le Préfet de Police désire -

ALPHONSE: Ma femme n'est pas encore rentrée.

(Hulda hausse les épaules.)

ALPHONSE: Je ne comprends pas. Où est-elle fourrée.

(A droite, dans l'obscurité, le propriétaire du casino avance en rampant au milieu des chèvres. Les chèvres le suivent.)

PROPRIETAIRE DU CASINO: A l'aide, à l'aide - Alphonse - mon meilleur ami - vous m'avez donc tous abandonné - (il éclate d'un rire tonitruant, car les chèvres l'ont de nouveau cloué au sol et le lèchent.)

(Sans bruit, il continue à se rouler par terre avec les chèvres.)

A gauche, pendant la suite de la scène, on devine dans l'obscurité le vieux, agenouillé devant Erna, la courtisant en silence, tandis qu'Erna est assise, pétrifiée, se balançant de droite à gauche. Au cours de la scène, le vieux et son serviteur vont sortir tout le fatras ainsi que les poubelles et, pour finir, charger Erna sur la charrette.)

ALPHONSE (se lève): Aidez-moi à passer mes habits.

(Hulda lui présente sa culotte.)

Alphonse, en chemise, passe la culotte. S'assied au bord du lit et tend ses pieds à Hulda.

Hulda lui met ses chaussures.)

ALPHONSE: Je ne comprends pas - où a-t-elle pu passer -

HULDA: Ne vous tourmentez pas, Monsieur le Préfet de Police, ça ne sera rien. Il fait si beau, aujourd'hui, le soleil brille, vous devriez faire une promenade.

ALPHONSE (geignant): Tout seul - ce n'est pas amusant. Mais où sont-ils tous passés. Les enfants sont partis. Ma femme est partie. Mais où sont-ils tous -

HULDA: Allons, allons, Monsieur le Préfet de Police. Vu votre position, il faut que vous donniez l'exemple. Garder la tête haute en toute circonstance.

ALPHONSE (sanglote): Ah, Hulda, si vous saviez -

HULDA: Allons, allons, à présent, peignez vos cheveux et passez votre veste. (Lui tend la veste de son habit.)

ALPHONSE (tandis qu'il passe sa veste.): Ah, Hulda -

HULDA: Qu'est-ce qu'il y a, mon petit.

ALPHONSE (se met à pleurer.): Si vous saviez - si vous saviez -

HULDA (Le caresse): Allons, allons -

(Alphonse, sanglotant, attire Hulda à lui, enfouit son visage dans ses seins.)

HULDA (Caresse ses cheveux et le berce.): Allons, allons allons -

ALPHONSE: Comment tout cela va-t-il finir -

(Hulda presse son visage contre elle. Puis elle dégrafe le devant de sa robe et lui tend sa poitrine.)

Alphonse tête bruyamment, parfois secoué de sanglots.

A droite, dans l'obscurité, Grudek apparaît en habit blanc. Il saisit par le bras le propriétaire du casino et le soulève.)

GRUDEK: Allez, debout.

PROPRIETAIRE DU CASINO: A présent, je peux partir.

GRUDEK: Oui, on y va tout de suite. Au boulot.

PROPRIETAIRE DU CASINO (crie): Non, non - A l'aide - Alphonse - mon ami - à l'aide -

(On le sort. Arrivent les infirmiers, ils sortent les chèvres, emportant la cage et l'auge.)

A gauche, dans l'obscurité, on transporte Erna sur la charrette. Le serviteur sort en tirant la charrette, le vieux suit.)

ERNA (gémissant): Alphonse - mon homme - mes enfants -

(Hulda reboutonne sa robe.)

Alphonse s'essuie la bouche, pousse encore quelques sanglots de satisfaction.)

HULDA: Bien, et maintenant, allons nous promener dehors au soleil, tous les deux, et puis tu iras chez le coiffeur et tu te feras raser, tu peux même te faire laver les cheveux - tout ira bien, mon petit, n'est-ce pas -

(Rideau.)

## XVI

(Devant le rideau, Alphonse et Hulda se promènent, bras dessus, bras dessous.)

Hulda tient une ombrelle orange qu'elle s'amuse à faire tourner. Alphonse, en habit, sans le col. Sa veste est boutonnée de travers, ses pantalons tirebouchonnent. A plusieurs reprises, on entend le tonnerre et le sifflement de chasseurs à réaction qui passent en trombe.)

VENDEUR DE JOURNAUX N°1 (avance à leur rencontre. Vend ses journaux à la criée.) L'Echo du Matin - demandez l'Echo du Matin - le casino, pillé cette nuit - Des chiens enragés - lisez tout sur les chiens enragés - Nouvelles expériences de vivisection - Résultats sensationnels - l'Echo du Matin, demandez l'Echo du Matin - (il disparaît.)

LE BOSSU (habillé de gris, avance en boîillant derrière Alphonse et Hulda, les dépasse, les salue respectueusement.): Bien le bonjour, Monsieur le Préfet de Police, j'espère que Monsieur le Préfet de Police a bien dormi, beau temps, aujourd'hui. (Il disparaît au milieu d'autres bossus.)

VENDEUR DE JOURNAUX N°2 (arrive à leur rencontre): Le Journal du Matin, édition spéciale - Nouveaux scandales et traficotages à la Compagnie d'Assurance - De nouveaux attentats cette nuit - La rage fait rage - Désordres à la Préfecture de Police - Edition spéciale - Edition spéciale - (pendant ces derniers boniments, Alphonse et Hulda ont disparu.)

(L'obscurité se fait. On entend encore la voix du crieur. Quelques avions à réaction passent en mugissant.)

## XVII

(L'intérieur du Dr. Kübel, comme précédemment. Kübel dans le lit, à droite, râle, bouche grand ouverte. Joséphine, en jupons violets, à son fourneau d'où s'échappe de la fumée. La fenêtre, ouverte. Du dehors parviennent encore les cris du vendeur de journaux. De temps à autre, bruits d'automobiles qui passent. Au loin, sifflets et cris. Un jet d'eau sort de la baignoire, craché par Léo.)

LEO (émerge, sort de la baignoire.): Tu as préparé le petit déjeuner, vieil épouvantail.

JOSEPHINE: Oh, sois gentil.

LEO: Je t'ai demandé si tu avais préparé le petit déjeuner, vieux châssis déglingué.

JOSEPHINE: Tout de suite, chéri. Je t'ai fait un gâteau.

LEO: Alors, dépêche-toi, j'ai à faire des choses importantes.

JOSEPHINE: Tout de suite, je fais tous tes caprices et vois comme tu me traites.

LEO (Se sèche en sifflant. Pathétique): Aujourd'hui, de grandes choses se préparent. Mutations. Bouleversements.

(Joséphine ouvre la porte du four. Un nuage de fumée s'en échappe. Elle sort un gâteau fûmant, carbonisé, essaie de chasser la fumée en agitant les bras, repose le gâteau dans le four et referme la porte.)

Léo exécute quelques genuflexions et extensions des bras, tout en imitant le bruit d'une trompette.

Fracas de chasseurs à réaction qui passent en trombe.

Le docteur Kübel gémit, fait mine de pousser des cris. Sa voix est comme étouffée.)

LEO (saisit sa culotte qui pend à un dossier de chaise. La culotte présente de grands trous de brûlure.): Qu'est-il arrivé à ma culotte. Qu'est-ce que tu as fait à ma culotte, espèce de truie.

JOSEPHINE: Oh, je voulais te la repasser, je voulais seulement te la faire belle, j'aime tant te voir bien habillé.



LEO: Belle, belle, hein. Pour ça, tu me l'as bien arrangée, charogne. (Il déchire la culotte en lambeaux et la lui jette à la figure.) Dans ce cas, je mettrai sa culotte à lui. (Il court au lit où sont posés les habits de Kübel, saisit la culotte et la passe.)

(Des avions à réaction passent en sifflant.)

Le docteur Kübel se met à crier. Il peste contre ce vacarme. Des cris déments, assourdissants. Au bout d'un moment, il se calme, apparemment soulagé et reste allongé, les yeux clos, respirant profondément.)

LEO (l'a écouté): Il remet ça. Il redéconne à pleins tubes.

JOSEPHINE: Toute la nuit, c'était comme ça. Le pauvre, il est tellement surmené.

LEO: Suffit, apporte-moi mon petit déjeuner à présent. Et cesse de bailler aux corneilles comme une idiote.

JOSEPHINE (Prudemment, elle ouvre à nouveau le four. De la fumée s'en échappe. Elle sort le gâteau, referme la porte.): Tout de suite, mon chéri, tout de suite. Assieds-toi sur le lit. Je t'ai aussi fait du café.

(Léo passe une chemise rouge vif et s'assied au bord du lit.)

Au dehors, tapage et cris.

Le docteur Kübel fait chorus, d'abord de façon étouffée, puis à gorge déployée. Passent des chasseurs à réaction.)

LEO (hurle contre ces cris et ce vacarme.): Ferme ton bec, espèce de momie, arrête tes conneries, je ne peux plus les entendre. Arrête, arrête. (Comme Kübel continue de crier, il bondit sur sa poitrine, le secoue, l'étrangle, jusqu'à ce qu'il se taise.)

(Joséphine revient avec la cafetière et une tasse. Verse du café à Léo. Va au four chercher le gâteau. Un seul avion passe, tout près. Derrière la fenêtre, on peut entendre un éclatement et une explosion.)

LEO: Les tuiles sont arrachées aux toitures. Mais ça n'est rien encore. Ce n'est que le début. Vous allez voir la suite. (il boit dans la tasse, recrache, fait une grimace.): Qu'est-ce que c'est que ce bouillon. Quelle est cette mixture, tu veux m'empoisonner.

JOSEPHINE: (revient avec le gâteau fûmant, carbonisé.) Mais mon chéri, que vas-tu penser là. N'ai-je pas toujours voulu faire au mieux pour toi. Ne t'ai-je pas choyé, dorloté. (Dépose le gâteau sur le lit, s'assied auprès de Léo et passe son bras autour de lui..)

LEO: Dégage, carcasse. Tu pués de la gueule. Ne me touche pas. Tu sais bien que je ne supporte pas quand on me touche.

JOSEPHINE: Rien qu'un petit bécot. (elle avance les lèvres.) Je t'ai fait du gâteau, tout de même.

LEO: Qu'est-ce qui fume comme ça.

JOSEPHINE (lui tend le gâteau): Il est encore un peu chaud. Donne-moi un bécot. Tu es mon petit garçon chéri.

(Léo la repousse brutalement.)

JOSEPHINE (Pavane, en jupons, minaude.): Tu ne trouves pas ça joli. La couleur ne te plaît pas.

LEO: Des guenilles, de la cochonnerie. (Il bondit, arrache le jupon.)

JOSEPHINE: Mais qu'est-ce que je t'ai fait Rien n'est jamais assez bon pour vous. (Eclate en larmes.) Je m'habillerai d'un sac - d'un sac - c'est tout juste assez bon pour moi. (Court à la

cuisinière auprès de laquelle se trouve un sac. Elle l'enfile par la tête. Le sac présente une ouverture pour sortir la tête.) Je ne porterai plus qu'un sac - et je m'enduirai de cendres - je ne vauz pas plus. (Elle ouvre en hurlant la porte du four, prend une poignée de cendres et s'en recouvre.)

LEO (saisit le gâteau, veut en briser un morceau, se brûle.): V'là autre chose, connasse. (Balance le gâteau à la tête de Joséphine.)

(A nouveau passent les chasseurs à réaction. Dehors, derrière la fenêtre, le bruit d'une automobile qui freine brutalement, un choc, bruit de verres brisés.)

LEO: C'est tout bon. La suite, la suite.

(Le docteur Kübel se remet à crier.)

LEO (L'empoigne, le secoue, le soulève du lit, l'assied sur le bord.): Arrête, arrête.

(Le docteur Kübel se calme peu à peu, reste finalement assis, raide, en caleçons, sur le bord du lit.)

LEO: Enfile au moins une chemise, je ne supporte pas la vue de ton bréchet boutonneux. (Jette une chemise à la tête de Kübel.)

(Le docteur Kübel reste assis, immobile, la chemise par dessus la tête.)

JOSEPHINE (s'approche de Léo.): Je te ferai un autre gâteau, un autre café, je t'en prie, ne m'en veux pas, je voulais bien faire, je n'y peux rien, tout de même si tout se carbonise entre mes doigts, c'est le four, je n'y suis pour rien, tout de même -

LEO: Arrête de gueuler, je ne le supporte pas. Donne-lui le gâteau. Bourre-lui la gueule avec s'il recommence à crier. (Donne un coup sur la tête camouflée de Kübel)

(Kübel, assis, pétrifié, la chemise sur la tête.)

Passent des chasseurs à réaction. Dehors, le fracas d'une maison qui s'écroule.)

LEO (Bondit, court à la fenêtre. Rit.): Maintenant, c'est parti. (Crie) Vive la révolution. L'heure de la liberté a sonné. A bas les tyrans. (Retourne auprès de Kübel, lui donne un coup sur la tête.) (Le docteur Kübel demeure immobile.)

LEO: Bouffez votre merde, sifflez votre purin. Mais sans moi.

(Court à la fenêtre, saute sur l'appui.)

Escadrille tonitrueuse de chasseurs à réaction, craquement, bruit de verre brisé.)

LEO (criant au milieu du tumulte): Vive la révolution. Habitants de la ville - c'est l'aube de la liberté - à mort les tyrans. (il sort par la fenêtre.)

JOSEPHINE (secoue Kübel.): Réveille-toi, reviens à toi.

(Le docteur Kübel, assis, figé, la chemise sur la tête.)

JOSEPHINE (se précipite à la fenêtre.): Léo, Léo, où t'en vas-tu. Reste ici. Je te ferai des gâteaux, du café. Je sais le faire. Je te montrerai que je sais le faire. Léo, Léo - (retourne en courant, en pleurs, auprès de Kübel et le secoue.)

(Léo a disparu dehors. Les mugissement s'estompent lentement.)

Joséphine, assise auprès de Kübel assis, pétrifié, la chemise sur la tête. Elle a passé son bras autour de lui et se balance avec lui.)

## XVIII

(On descend un décor flanqué de deux portes. La scène suivante se déroule devant

ce décor, tandis que derrière on prépare les aménagements pour la dernière scène. Au-dessus de la porte de gauche, le panneau "COIFFEUR" avec ses emblèmes habituels. Au-dessus de la porte de droite, le panneau "POSTE DE POLICE". Hulda entre par la droite avec son ombrelle. Elle se promène lentement, va et vient, attendant. Arrivent quelques ouvriers qui installent un banc entre les portes. Ils disparaissent aussitôt. La porte du salon de coiffure s'ouvre violemment et Alphonse en ressort précipitamment, en bras de chemise. Il est méconnaissable. Ses joues sont couvertes de crème à raser, ses cheveux sont blancs comme neige et sa petite moustache s'est réduite à la taille d'une fine ligne sous le nez. Il tient à la main un miroir.)

ALPHONSE: Qu'avez-vous fait. Vous m'avez coupé la moustache bien trop courte.

LE COIFFEUR (sort derrière lui, de grands ciseaux à la main.): Excusez, Monsieur, je ne l'ai pas fait exprès, mais ça repoussera.

ALPHONSE: Mais ça ne va pas, ne savez-vous pas à qui vous avez à faire, je suis le Préfet de Police.

LE COIFFEUR: Excusez, Monsieur le Préfet de Police, ne m'en veuillez pas, venez, je vais vous arranger ça. (S'approche d'Alphonse, lui pince le nez d'un geste élégant et pose ses ciseaux sur le reste de moustache. Tandis qu'Alphonse tient sa tête en arrière, il lui coupe toute la moustache.) Vaut mieux la couper entièrement, après, elle repoussera comme il faut. D'ailleurs, je vous raserai gratis, Monsieur le Préfet de Police, c'est un honneur pour moi, Monsieur le Préfet de Police.

ALPHONSE (se regarde à nouveau dans le miroir.): Et mes cheveux - Pour l'amour du ciel, mes cheveux - mais qu'est-ce qui est arrivé à mes cheveux - ils sont tout blancs.

LE COIFFEUR(surpris): Blancs - mais ils n'étaient pas blancs, avant -

ALPHONSE: Noirs, ils étaient noirs. Je n'avais pas un cheveu gris.

LE COIFFEUR: Ils devaient déjà être blancs, voyons.

ALPHONSE: Quand je vous dis qu'ils étaient noirs, c'est qu'ils étaient noirs.

LE COIFFEUR: C'est peut-être le shampoing. Oui, ça peut arriver, Monsieur, mais vous devez avoir les cheveux bien délicats.

(Pendant les répliques suivantes, un bossu se faufile par la porte, la veste d'Alphonse sous le bras. Il se rend à l'extrémité gauche de la scène et sort, jetant des regards furtifs, le portefeuille et les papiers de la veste, y jette un oeil, les empoche et jette la veste. Il traverse la scène, les mains derrière le dos, s'assied sur le banc, croise les jambes, bâille, se désintéressant totalement de l'altercation qui se déroule à ses côtés. Hulda, elle aussi, se promène, indifférente.)

ALPHONSE: Il faut me teindre les cheveux en noir. Je ne peux pas me montrer comme ça.

LE COIFFEUR: Cher Monsieur, je n'oserais pas. Vos cheveux ne le supporteraient pas. Etant si délicats, je ne puis trop leur en demander. Il va vous falloir un peu de patience. Quand ils repousseront, ils redeviendront noirs, si tant est qu'ils l'étaient. Je vous le garantis.

ALPHONSE: Vous allez me le payer cher, je puis vous le dire. Je ferai fermer votre boutique, vous pouvez compter là-dessus.

LE COIFFEUR: Vous la laisserez bien tranquille. Vous aviez les cheveux blancs, j'en suis sûr et certain.

ALPHONSE (à Hulda): Hulda, Hulda - approchez.

HULDA (étonnée): Mais comment savez-vous mon nom.

ALPHONSE: Mais Hulda, vous ne me reconnaissez plus. C'est moi, le Préfet de Police.

HULDA (rit): Préfet de Police, n'importe qui peut dire cela. Le Préfet de Police, il a une autre allure. Un homme en pleine santé, cheveux noirs, soigné, un Monsieur. Un homme dans la force de l'âge.

ALPHONSE: Mais enfin, Hulda, c'est bien moi. C'est ce gremlin qui m'a arrangé comme ça.

HULDA (se détourne): Cessez de m'importuner. Je suis très intime avec le Préfet de Police. (elle continue sa promenade.)

ALPHONSE (au coiffeur): Ma veste. Vite, apportez-moi ma veste.

LE COIFFEUR: Quelle veste. Vous êtes venu sans votre veste.

C'est qu'il fait bien beau, aujourd'hui.

ALPHONSE (le bouscule, se précipite dans la boutique.): Ma veste. Où est passée ma veste, avec mon portefeuille et tous mes papiers.

LE COIFFEUR A présent, ça suffit. On ne va pas se laisser faire comme cela. Il y a quand même des lois, dans ce pays. Et arrêtez de rouspéter.

ALPHONSE (ressort): Je suis entré avec une veste, des cheveux noirs et une moustache - et voilà comment je ressorts - Hulda, Hulda - mais dites-le lui.

LE COIFFEUR (hoche la tête): Les vieux messieurs d'aujourd'hui - ils veulent toujours jouer les jeunots et se bercent d'illusions. Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, ce vieux est entré ici aussi blanc qu'il en est ressorti et je ne lui ai jamais vu de veste.

ALPHONSE: Mon pantalon noir - Hulda, Hulda - vous ne le reconnaissez pas.-

HULDA (se détourne, méprisante): Un pantalon noir, n'importe qui peut en avoir. (Elle quitte la scène par la droite.)

ALPHONSE: Truand, bandit. Vous m'avez dépouillé. Je vous ferai mettre au trou.

LE COIFFEUR: Vous n'avez rien de mieux à faire que d'importuner les honnêtes gens, en pleine journée. Maintenant, déguerpissez, sinon j'appelle la police.

ALPHONSE: C'est cela, va chercher la police. (Il l'empoigne et le frappe. Le coiffeur réplique. Le bossu se lève, s'approche furtivement et par derrière, il assène un coup à Alphonse qui s'affaisse. Le coiffeur et le bossu traînent Alphonse jusqu'au banc et l'y assoient. Le coiffeur retourne dans son salon et referme la porte. Le bossu enlève le pantalon d'Alphonse et l'emporte. Alphonse, assis, en chemise, sur le banc: Dans le fond, on entend les enfants chanter.)

LES ENFANTS (entrent, portant Pluto (un mannequin) à bout de bras. D'autres enfants les suivent. Ils chantent:)

Dans la terre faut qu'on l'enterre  
 Dans la terre faut qu'on l'enterre  
 Dans la terre faut qu'on l'enterre  
 Dans la terre faut qu'on l'enterre.

ALPHONSE (sort de son engourdissement): Mes enfants - mes enfants -

LES ENFANTS (rient): Regarde - Jésus - (tous crient): Jésus - Jésus -  
(ils passent leur chemin en criant et en chantant.

(Quelques passants s'attoupent, parmi eux, Léo.)

ALPHONSE (s'est levé): Mes enfants - vous ne me reconnaissez pas -  
mais je suis votre père -

(Les passants rient.)

LES ENFANTS (quittant la scène): Jésus, Jésus - (puis reprenant leur chanson)

Dans la terre faut qu'on l'enterre

Dans la terre faut qu'on l'enterre

Dans la terre faut qu'on l'enterre

Dans la terre faut qu'on l'enterre.-

(Pendant les cris, quelques policiers sont sortis par la porte du poste de police.

Ils sont identiques aux deux policiers qui veillaient sur le Préfet au début de la pièce.

Les passants font cercle autour d'Alphonse et rient.)

POLICIER N°1: Mais qu'est-ce qui se passe ici.

(rires)

alphonse: On m'a dépouillé, ici, devant le poste de police.

Où avez-vous les yeux. Je suis votre supérieur. Je suis le  
Préfet de Police.

(Hurlements de rire.

Les policiers le saisissent par le bras.)

ALPHONSE: Lâchez-moi. Vous me devez le respect. Je suis le  
Préfet de Police.

POLICIER N°2 (il rit): Bon Dieu, ne t'excite pas comme ça. Viens  
avec nous au poste et cuve ton vin.

ALPHONSE: Mais c'est inouï. Je me souviendrai de vous. Je suis  
tout à fait à jeun. On m'a dévalisé.

POLICIER N°1 (entraîne Alphonse vers le poste de police.): On verra tout cela  
au poste.

(Les policiers entraînent au poste Alphonse qui se débat furieusement.

Les passants s'éloignent en riant.)

## XIX

(Le décor est remonté devant l'intérieur du poste de police. Sur le mur du fond, au centre, le texte "POSTE DE POLICE, 1er ARRONDISSEMENT". Dessous, une grande projection de la photographie du Préfet de Police avec la légende "TOUS SOLIDAIRES AVEC LE PREFET DE POLICE". A droite et à gauche, de larges fenêtres. Au fond, un pupitre où se trouve le commissaire du poste. Sur scène, deux rangées de machines à coudre où des femmes raccommodent des uniformes. Dès le lever du décor, on entend bourdonner toutes les machines à coudre et ce bruit continue pendant toute la scène.

(Alphonse est introduit par les policiers, faisant ainsi directement suite à la scène précédente. Les policiers retournent le banc qui est resté là et y assoient Alphonse. L'un d'eux s'assied auprès de lui, l'autre va vers le commissaire. Dans le ronflement des machines à coudre, on n'entend pas ce qui se dit au pupitre.)

ALPHONSE (cherche à bondir, il est maîtrisé par le policier.): Je suis le Préfet de Police.

(Gloussements de quelques couturières assises non loin de là.)

ALPHONSE (à réussi à s'arracher à l'emprise. Il gesticule et crie): Commissaire, éclairez l'affaire immédiatement: (Le policier N°2 lui assène un coup dans l'estomac, le faisant se plier en deux. Puis il laisse assis sur le banc et fait les cent pas.)

LE COMMISSAIRE (dans le fond, criant au milieu du ronflement des machines.): Ta gueule. Nous avons plus urgent à faire qu'à écouter radoter les cré-tins.

(Alphonse, assis, recroquevillé sur le banc.

Une jeune couturière, assise non loin de lui, se lève avec une pile d'habits.

Pendant que le policier se trouve sur le côté, elle se penche sur lui.)

LA FILLE : Mais qu'est-ce que t'as.

ALPHONSE (lève la tête) : Je suis le Préfet de Police, tu dois me croire.

LA FILLE (jetant un regard à la projection murale.) : Mais tu ne peux pas être le Préfet de Police, il est complètement différent.

ALPHONSE : Tu dois me croire - tu dois me croire -

LA FILLE (caresse ses cheveux en passant) : Oui, va, je te crois, je te crois. (elle porte la pile d'habits à une table et revient avec de nouveaux vêtements.

(Derrière les fenêtres, on voit courir des gens qui braillent. Parmi eux, Léo et le bossu qui s'arrêtent un instant, jettent un coup d'oeil à l'intérieur. Cris et sifflets.)

LA FILLE (repassant devant Alphonse.) : Je vais t'aider. Promis. Je t'aiderai. (Elle se rassied devant sa machine.)

UNE COUTURIÈRE (sa voisine) : T'as besoin d'un nouveau Jules.

LA FILLE : Arrête.

ALPHONSE (crie) : Combien de temps encore allez-vous me laisser moisir ici. Je m'adresse à vous en tant que votre supérieur hiérarchique.

POLICIER N°1 (revenant) : Il est complètement timbré. (Lève la main sur Alphonse) Tu attendras que nous ayons le temps de nous occuper de toi.

(Alphonse courbe l'échine.

Les deux policiers vont et viennent sur le devant de la scène, dans des directions opposées.

A nouveau, des gens passent en courant devant les fenêtres. Même Hulda apparaît avec son ombrelle orange. Elle passe lentement, de droite à gauche et jette un coup d'oeil par la fenêtre.)

LA FILLE (rapproche sa machine à coudre. Se penche vers Alphonse.) : Je me fiche de savoir qui tu es - toi.

UNE COUTURIÈRE (sa voisine) : Qu'est-ce que tu vas frayer avec cette fripouille.

LA FILLE : Arrête. (à Alphonse) Tu peux venir habiter chez moi. Ecoute - essaie de te sauver - je te suivrai.

(Alphonse reste assis, épiait autour de lui.

Derrière les fenêtres passe Léo qui mène une foule. Cris et sifflements. Coups de sifflet.)

LEO : Liberté - liberté - vive la révolution - à bas les tyrans.

(Cris et coups de sifflet. La foule se met à courir. Des policiers la poursuivent.

Alphonse bondit, essaie de s'enfuir devant à droite. Les deux policiers se jettent sur lui, le travaillent des poings et des pieds, le jettent à terre.

La foule, menée par Léo, passe maintenant en courant sur le devant de la scène, poursuivie par des policiers.

LA FILLE (court vers eux et crie) : Laissez-le partir - il ne vous a rien fait - il est innocent -

POLICIER N°1 : Autant que toi.

(Les couturières rient et continuent de coudre.

La fille recule, apeurée et se rassied à sa machine.)

UNE COUTURIERE (sa voisine) : Allez, au boulot - il n'est rien pour toi.

(Les deux policiers emmènent Alphonse vers la gauche. Il se débat violemment.)

ALPHONSE : Où m'emmenez-vous.

POLICIER N°2 : Avec ceux de ton espèce.

(La fille bondit, veut lui courir après. La couturière, sa voisine, la retient par la jupe et la ramène devant sa machine à coudre.)

Tandis qu'à gauche, Alphonse est entraîné de force par les policiers et disparaît, Hulda et Grudek passent sur le devant de la scène, de gauche à droite. Hulda fait tourner son ombrelle. Les machines à coudre bourdonnent.)

Rideau.

